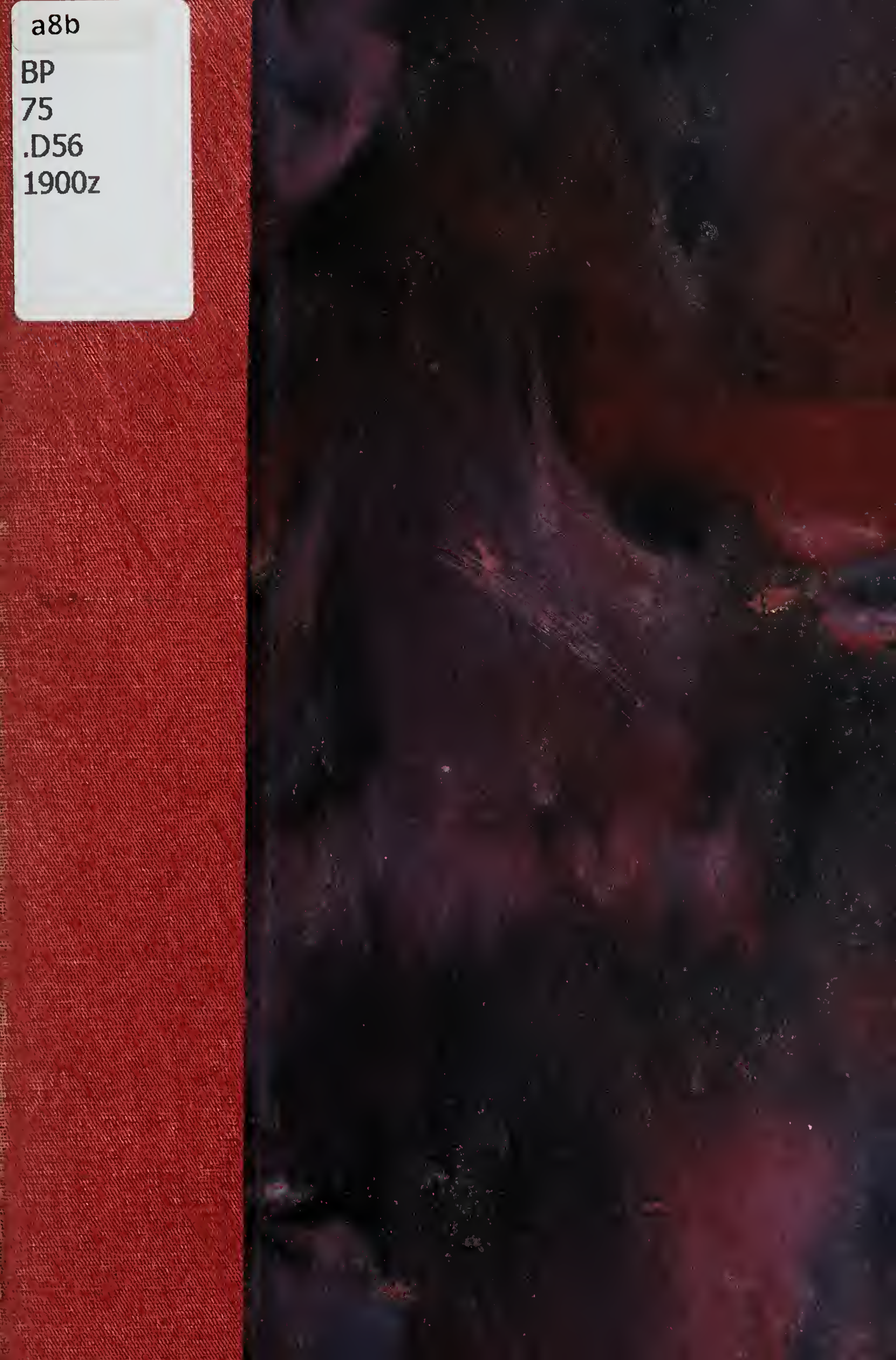
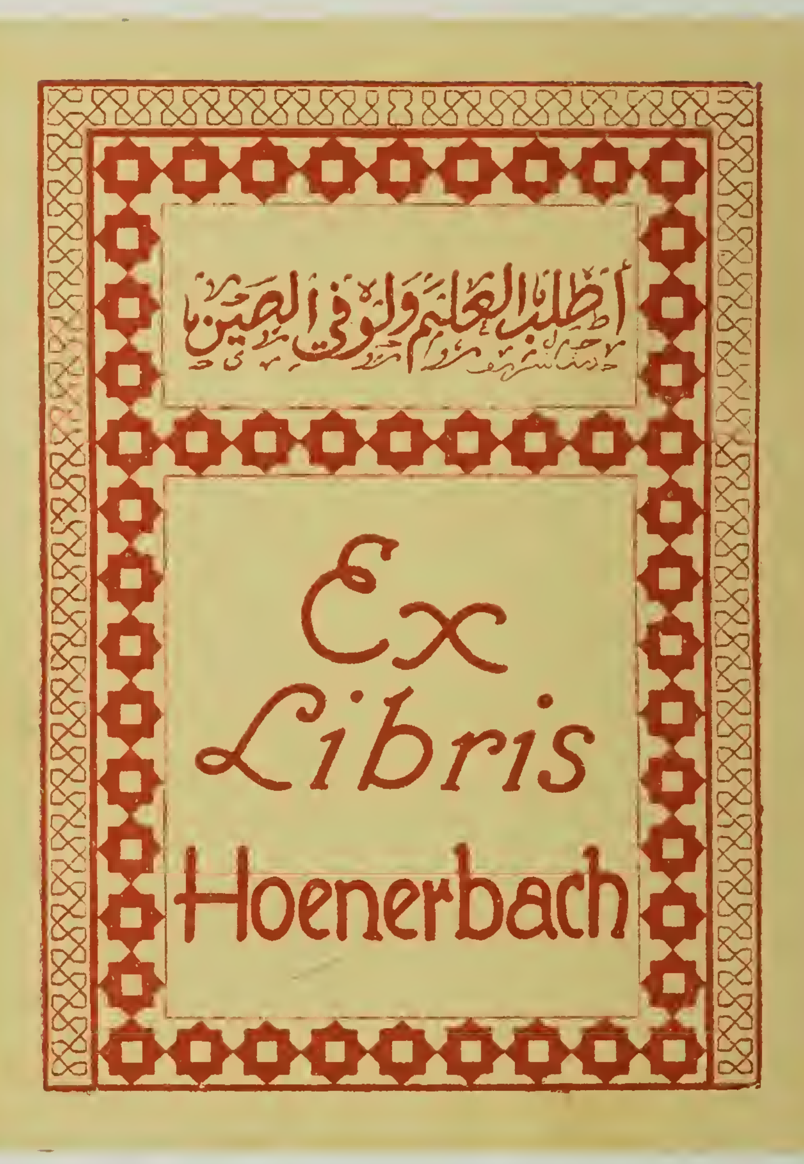

a8b
BP
75
.D56
1900z


أطلب العلم ولو في الصين
Ex
Libris
Hoenerbach



L'ORIENT VU DE L'OCCIDENT

ESSAI CRITIQUE PAR

E. DINET et SLIMAN BEN IBRAHIM

AVEC UN DESSIN FAC-SIMILE DE

E. DINET

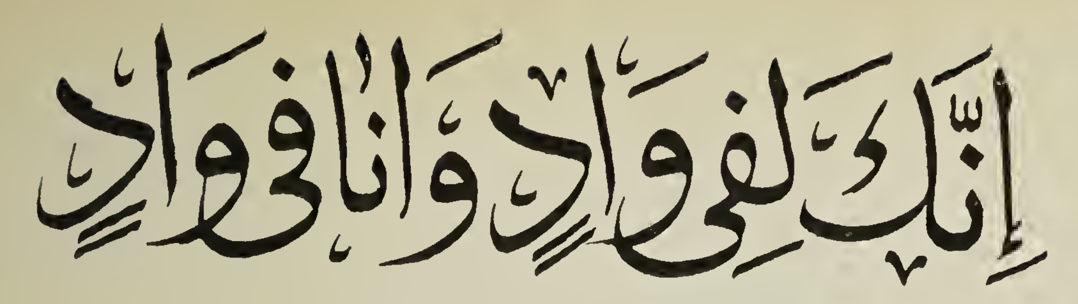


H. PIAZZA
ÉDITEUR
19, rue Bonaparte

P. GEUTHNER
ÉDITEUR
13, rue Jacob

PARIS

L'ORIENT
VU DE L'OCCIDENT



Assurément, tu es dans une vallée
Et moi, je suis dans une autre vallée.
(El Hariri. — Séance XXXIV)

L'ORIENT VU DE L'OCCIDENT

ESSAI CRITIQUE PAR

E. DINET et SLIMAN BEN IBRAHIM

AVEC UN DESSIN FAC-SIMILE DE

E. DINET



H. PIAZZA
ÉDITEUR
19, rue Bonaparte

P. GEUTHNER
ÉDITEUR
13, rue Jacob

PARIS

A CHRISTIAN CHERFILS (Abd el Hack)

Ses amis

E. DINET (Nasr Ed Dine)

et SLIMAN BEN IBRAHIM


إِنَّكَ لَفِي وَادٍ وَأَنَا فِي وَادٍ
E. DINET.

AVERTISSEMENT

Dans cette étude critique sur l'interprétation de l'histoire orientale par les orientalistes de l'Occident, les auteurs n'ont pas la prétention de faire œuvre de savants, car ils ne sont savants dans aucun des sens théoriques attribués à ce mot.

Ils prient donc le lecteur d'excuser leur témérité et de se montrer indulgent à leur égard, lorsque, parfois, ils chercheront à remplacer les vénérables règles de l'exégèse, par leur expérience de la vie et de la mentalité musulmanes.

Longtemps ils ont hésité à se lancer dans une pareille aventure ; mais, pensant qu'il n'est jamais inutile d'exprimer ce que l'on a ressenti vivement, ils se sont enfin décidés à publier, dans cette brochure, leurs réflexions de musulmans rêveurs et ne se targuant pas d'érudition, sur quelques procédés en vogue dans l'orientalisme moderne. Il est entendu qu'à cela se borne leur ambition ; ils n'ont jamais songé à s'attaquer à l'œuvre magistrale accomplie par cet orientalisme, dont ils restent les respectueux admirateurs.

L'ORIENT VU DE L'OCCIDENT

CHAPITRE I

Premières impressions

Dans la « Vie de Mohammed, Prophète d'Allah », que nous avons publiée, nous nous étions guidés uniquement sur la tradition arabe ; aussi nous a-t-il été reproché de n'avoir pas tenu compte des travaux de certains orientalistes, qui prétendent réédifier l'histoire de la naissance de l'Islam sur des bases toutes nouvelles, après avoir réduit la tradition ancienne presque à néant.

Le but de notre ouvrage était l'art religieux bien plus que la science orientaliste ; néanmoins, il nous semble impossible de laisser sans réponse les critiques qui nous ont été adressées, et nous voulons exposer, dans cette brochure, les rai-

sons qui nous ont amenés à négliger de pareilles découvertes.

La lecture de ces nouvelles biographies du Prophète nous causa une véritable stupéfaction : nous avions peine à reconnaître cette grande figure, tant la représentation en était altérée. Et souvent, sans les noms propres, il nous eût été difficile de nous douter qu'il s'agissait de personnages arabes, tant la mentalité qu'on prêtait à ces derniers était éloignée de celle que nous leur connaissons.

Les Arabes de jadis étaient-ils donc si différents de ceux du désert, parmi lesquels l'un de nous vit depuis sa naissance et l'autre, depuis plus de trente-cinq ans? Evidemment non puisque les récits d'Ibn Hicham et d'Ibn Sâad, datant de près de douze siècles, nous paraissent écrits d'hier. Nous voyons tous leurs personnages, nous les reconnaissons, pour ainsi dire, dans les moindres gestes et les moindres pensées (1).

(1) Bien que nous ayions été en relation avec des Arabes de tous pays, ce sont particulièrement ceux du Sahara algérien que nous avons étudiés. On pourrait donc nous objecter que cette étude se trouve en dehors de la question, puisque, suivant l'opinion de savants autorisés, l'élément arabe conquérant aurait complètement été noyé dans l'élément berbère autochtone, en Algérie.

A notre avis, chez nombre de tribus sahariennes, ce fut exactement le contraire qui se produisit ; chez ces tribus, en effet, il est difficile de trouver trace de ces éléments dispa-

A-t-on, du moins, découvert des textes plus anciens, infirmant ceux d'Ibn Hicham et d'Ibn Sâad? — Non, ces auteurs restent toujours les plus anciens et les plus sûrs parmi les biographes de Mohammed dont les œuvres sont parvenues jusqu'à nous (1).

Comment certains orientalistes modernes sont-ils arrivés à des résultats aussi différents de la tradition établie depuis des siècles? — Par la *méthode critique*, nous dira-t-on. Or donc, puisque la méthode critique est à l'ordre du jour, usons du droit de critique que nous avons nous-mêmes, pour examiner ces surprenantes innovations.

Et, comme épigraphe, nous adopterons cette phrase d'un auteur célèbre, laquelle peut servir au traditionniste oriental comme réponse, lorsque le savant occidental, d'une mentalité si dis-

rates que l'on a réunis arbitrairement sous le nom de Berbères. La question arabo-berbère, extrêmement compliquée et fort mal connue, nous entraînerait trop loin. Ce qui importe avant tout, ce sont les faits, constituant pour nous des preuves. Ces faits résident dans la ressemblance absolue entre toutes les façons de penser et d'agir des Arabes des tribus sahariennes et celles des Arabes décrits dans l'œuvre d'Ibn Hicham et dans l'épopée d'*Antar*. Les manières de s'exprimer elles-mêmes sont identiques ; les armes seules ont changé ; les fusils et les pistolets ont remplacé les flèches et les lances.

(1) Les rares documents nouveaux relatifs au Prophète, n'ont rien ajouté de véritablement intéressant à son histoire. En outre, ils sont souvent sujets à caution.

tante de la sienne, prétend cependant lui refaire son histoire : « *Assurément, tu es dans une vallée, et moi, je suis dans une autre vallée* » (1).

Résultats obtenus par la méthode critique appliquée a l'histoire du Prophète Mohammed.

L'erreur primordiale de certains orientalistes modernes est de chercher un sens littéral et des motifs prémédités, enchaînés suivant la *logique européenne*, aux paroles et aux actes des Prophètes, de ces géants de l'intuition, chez lesquels l'*inspiration* remplaçait presque tout *raisonnement*. Et cette constatation serait suffisante pour démontrer *a priori*, combien l'emploi de la méthode critique devient illogique, dans l'étude de l'histoire des Prophètes. Quoi qu'il en soit, essayons de faire la *critique d'une critique* égarée dans cette voie, et notons d'abord, d'une façon générale, la médiocrité des résultats que cette méthode a obtenus, en s'attaquant à l'histoire du Prophète Mohammed. Nous préciserons ensuite les erreurs, par la discussion de quelques points des ouvrages les plus récents.

Après trois quarts de siècle d'efforts, la méthode

(1) El Hariri, « Mequamate » (séance XXXIV, p. 12). C'est la même idée que Renan a exprimée de la façon suivante : « Ne croyons pas que l'Asie est l'Europe » (« La Vie de Jésus », préface de la 13[e] édition, p. XXIII).

critique appliquée à l'étude du fondateur de l'Islam, aurait dû détruire, d'une façon définitive, certaines légendes et établir non moins indiscutablement les vérités destinées à les remplacer. Or, il n'en est rien ; si nous comparons entre elles les conceptions nouvelles de la personnalité de Mohammed, présentées par des orientalistes français, anglais, allemands, belges, hollandais, etc., nous n'y constatons qu'une désolante confusion ; toutes ces conceptions sont si contradictoires, qu'elles s'annihilent réciproquement.

Un proverbe arabe dit : « *On ne casse une noix que contre une autre noix* ». Il nous suffira d'employer ce procédé et de confronter ces diverses innovations, pour les « briser » irrémédiablement les unes contre les autres.

Exemple des réponses contradictoires faites aux questions les plus importantes, d'après ces innovations.

1° *Quel était le caractère général de Mohammed et quel fut le secret de son influence prodigieuse sur ses compatriotes?*

« Peut-être l'Envoyé de Dieu, comme il
« s'appelait, n'était-il pas supérieur à ses com-
« patriotes ; mais ce qui est certain c'est qu'il

« *ne leur ressemblait pas...* Il avait de l'imagi-
« nation, tandis que les Arabes en étaient
« dénués ; il était religieux, tandis que les Arabes
« ne l'étaient pas » (1).

Ainsi répond le savant Dozy.

« Erreur ! » s'écrie le Père Lammens :

« En dépit ou, si l'on veut, en raison de ses
« tares, Mohammed séduisit le Bédouin qui *se*
« *reconnaissait dans le prophète arabe* ; ainsi
« l'appelle complaisamment le Coran. Dans cette
« action et réaction réciproques, dans *la correspon-*
« *dance parfaite entre Mohammed et le milieu qui*
« *l'avait formé*, réside principalement le secret de
« l'influence exercée sur ses « contemporains » (2).

2° *Quels étaient les penchants de Mohammed, avant la Révélation?*

D'après Dozy :

« Mohammed était mélancolique, silencieux,
« aimant les promenades sans fin et *les longues*
« *rêveries du soir dans les vallées les plus soli-*
« *taires* » (3).

(1) Dozy, « Les Musulmans d'Espagne », t. I, p. 18.

(2) Lammens, « Le Berceau de l'Islam », p. 4 et 5. — L'auteur écrit Mahomet, au lieu de Mohammed ; mais, dans cette citation comme dans toutes celles qui suivront, nous avons cru préférable de ramener les noms propres à une orthographe unique, celle que nous avons adoptée nous-même, afin d'éviter toute confusion.

(3) Dozy, « Les Musulmans d'Espagne », t. I, p. 18.

Au contraire, réplique de nouveau le Père Lammens :

« Rien ne garantit l'authenticité de cette « retraite. Elle cadre mal avec l'*horreur de « Mohammed pour la solitude*, avec sa répu- « gnance notoire pour l'ascétisme » (1).

3° *Quelles furent les causes déterminantes de la Révélation et de la Mission de Mohammed?*

« Ce furent des *crises d'épilepsie* » affirme le Professeur Nöldeke (2).

« Cela n'est guère probable, fait observer le « Professeur de Goeje, car, chez les épileptiques, « la mémoire se trouve obturée, tandis que nous « constatons le contraire chez Mohammed, à « la suite de ses révélations » (3).

« Ce furent des *crises de l'Hysteria muscu- « laris de Schoenlein* », affirme à son tour le Professeur Sprenger (4).

« Laissons là, pour le moment, réplique le « Docteur Snouck Hurgronje, la faiblesse des « données sur lesquelles se fonde le diagnostic. « On reconnaîtra bien que la valeur particulière « de Mohammed doit avoir consisté en ce qui « le distinguait des autres hystériques, et non

(1) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 1.

(2) Nöldeke, « Orient Skissen », p. 27.

(3) De Goeje, « Oriental Studien », t. I, p. 1 à 5.

(4) Sprenger, « Das Leben und die Lehre des Mohammad », t. I, p. 207 et suivantes.

« dans un état maladif qu'il avait de commun « avec eux » (1).

« Ce furent des *idées socialistes,* et non des « idées religieuses », affirme le Professeur Grimme ; et il s'appuie sur ce fait que Mohammed insiste pour l'établissement d'un impôt déterminé, pour subvenir aux besoins des indigents.

« Mais, remarque-t-il, comme à Mekka il « était plus facile de concevoir un pareil projet « que de le mettre à exécution, le Prophète « imagina, en guise de contrainte spirituelle, « de le corroborer par la crainte du Jugement « Universel » (2).

« Arrêtons un instant ces citations stupéfian- « tes », réplique encore le Docteur Snouck Hurgronje qui, après avoir réfuté définitivement la thèse faisant de l'Islam primitif un socialisme issu de la misère du temps, plutôt qu'une religion, affirme que le centre même de la prédication de Mohammed fut :

« *La doctrine du Jugement.* » Ce fut, écrit-il, « la catastrophe finale, c'est-à-dire l'heure der- « nière, la Résurrection des morts, le Jugement, « le Paradis et l'Enfer, qui ont amené Moham-

(1) Snouck Hurgronje, « Revue de l'Histoire des Religions », t. XXX, p. 57.

(2) Grimme, « Mohammed : Das Leben nach den Quellen », p. 15.

« med à réfléchir, à s'exalter, à prophétiser » (1).

« Ce furent des *pratiques de charlatanisme* » prétend enfin le Professeur Margoliouth. « D'après « ce dernier orientaliste, Mohammed aurait « connu et pratiqué à merveille les fraudes des « mediums et des spirites modernes. Il donnait « des séances dans la maison d'Arquam, et les « initiés formaient une société secrète analogue « à la franc-maçonnerie, avec des signes de recon- « naissance tels que la salutation « le salut soit « sur vous » et l'habitude de laisser pendre « l'extrémité du turban entre les épaules » (2).

4° *Quelles furent les causes de la dernière maladie et de la mort du Prophète?*

D'après le Père Lammens : « *D'un appétit « robuste* (3)..., épaissi, engourdi par les jouis- « sances matérielles, Mohammed était guetté « par l'*apoplexie* » (4).

D'après le Docteur Binet-Sanglé : « Chez « Mohammed, les hallucinations étaient parfois « provoquées par l'*inanition* ; il entendait, au « cours de *ses jeûnes*, des bruits de chats et de

(1) Snouck Hurgronje, « Revue de l'Histoire des Religions », t. XXX, p. 151, 158, 159.

(2) « Islamic Review », août 1915. — Exposé et réfutation de la thèse du professeur Margoliouth, par John Parkinson, p. 427 et suivantes.

(3) Lammens, « Fatima », p. 44.

(4) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 54.

« lapins... Il était *frugal* au point d'inspirer la « vénération... *Il mourut d'une maladie fébrile* « qui dura deux jours et s'accompagna de « délire » (1).

D'après le Professeur Cl. Huart : « Une *pleu-* « *résie* s'était déclarée..., les forces de Moham- « med décrurent rapidement, et il expira le « lundi 13 rabi ! 1er de l'an II de l'hégire » (2).

D'après le Père Bardou, préfet apostolique du Sahara : « Il est mort, *empoisonné* par une « Juive » (3).

Complètement *désorienté*, n'est-ce pas le cas de le dire, par la divergence de toutes ces versions, le lecteur aura quelque peine à se faire une opinion précise, et il n'aura plus qu'un désir, celui de connaître enfin la véritable tradition arabe (4).

Il nous serait trop facile de multiplier ainsi, à l'infini, les exemples des contradictions radi-

(1) Dr Binet-Sanglé, « La folie de Jésus », chapitre consacré à Mohammed, t. II, p. 405 et 413.

(2) Cl. Huart, « Histoire des Arabes », t. I, p. 181.

(3) « Les signes de Mahomet : Quels sont-ils ? Que valent-ils ? », par le Père Bardou, préfet apostolique du Sahara, p. 171.

(4) Le lecteur pourrait alors constater que, si cette tradition a adopté le langage légendaire habituel à l'Orient, et si elle a ajouté quelques détails tendancieux, elle offre cependant à celui qui sait interpréter ce langage et distinguer ces rares interpolations, un ensemble de la plus saisissante réalité.

cales auxquelles aboutissent des savants, lesquels prétendent écrire sur des données rigoureusement scientifiques. Les citations qui précèdent suffisent d'ailleurs pour établir que les orientalistes *modernisants* ne s'entendent sur aucun point important. Avec toutes les ressources de leur érudition, ils ne sont arrivés et n'arriveront jamais qu'à nous présenter des personnages de *fantaisie*, beaucoup plus éloignés de la réalité que ceux des romans historiques d'auteurs tels que Walter Scott et Alexandre Dumas. Ces derniers, en représentant des personnages de même race qu'eux-mêmes, n'ont eu à tenir compte que de la différence des époques. Les orientalistes, par contre, doivent avant tout combler l'abîme qui sépare leur mentalité occidentale de celle de leurs personnages orientaux, sous peine de faire erreur, en tous points.

S'arrêteront-ils du moins dans cette voie, en s'apercevant qu'elle est sans issue? Ne l'espérons guère ; car un mal moderne les travaille sans répit ; le besoin de l'*inédit*, du *sensationnel*, et à tout prix.

On peut appliquer à la plupart d'entre eux les très justes réflexions du Docteur Snouck Hurgronje, à la fin de sa critique sur l'œuvre du Professeur Grimme, dont nous avons donné

ci-dessus quelques extraits : « A notre avis, « M. Grimme eût mieux fait de se borner à lire « attentivement les meilleurs ouvrages sur la « vie de Mohammed, en vérifiant autant que « possible les sources. En résumant les fruits « d'un pareil travail, il aurait mieux atteint le « but en vue duquel il a pris la plume. Mais il « a jugé que c'était là une œuvre inférieure; « il a voulu donner quelque chose de *nouveau*. « En cherchant ce nouveau, il a été amené « insciemment à lui imprimer le cachet de l'es- « prit socialiste propre à notre époque. Mais « il a abouti ainsi à faire de son œuvre une bio- « graphie manquée, et de Mohammed un socia- « liste manqué » (1).

Pour nous, Mohammed fut bien un socialiste, mais d'un genre assez différent des socialistes modernes ; il fut un socialiste religieux. Et M. Grimme interverti les termes de la question : ce fut la religion qui, en quelque degré, entraîna le Prophète vers le socialisme, et non le socialisme qui l'entraîna vers la religion.

(1) Dr Snouck Hurgronje, « Revue de l'Histoire des Religions, t. XXX, p. 178.

CHAPITRE II

Etude critique des ouvrages du Père Lammens

Parmi les citations précédentes, celles que nous avons empruntées aux ouvrages du Révérend Père Lammens, de la Compagnie de Jésus, auront sans doute frappé le lecteur par leur ton singulièrement exalté. L'œuvre de cet orientaliste étant une des plus considérables, une des dernières venues, et s'appuyant d'ailleurs sur une érudition incontestable, c'est sur elle que se portera notre choix pour discuter les nouvelles méthodes s'attaquant à la « Sira » (1).

Le Père Lammens manifeste ses intentions, dès le début d'un de ses livres, par la phrase suivante : « Mohammed fut, si j'ose ainsi parler le surhomme de l'Arabie. Pauvre surhomme, en vérité, nous aurons vite fait d'en connaître

(1) La « Sira » est le recueil des traditions relatives à l'histoire du Prophète. Le Père Lammens a déjà publié une douzaine de volumes sur les débuts de l'Islam.

l'envers ! » (1). Puis, à propos du peuple arabe qui, selon lui, commençait à se christianiser, il s'écrie : « Pourquoi le Corane est-il venu brusquement interrompre la douce influence de l'Evangile sur le fils du Désert ! » (2).

Et, ne pouvant pardonner au Corane d'avoir converti, non seulement les Arabes, mais encore trois cents millions de fidèles appartenant à toutes les races de la création ; désespéré de le voir étendre chaque jour ses progrès en Afrique et en Asie (3), sous les regards des missionnaires impuissants (4), il s'est constitué le « *Pierre l'Ermite* » de l'orientalisme. Avec une activité infatigable, il a entrepris une croisade pseudo-scientifique, dans l'espoir de terrasser l'Islam à jamais.

De telles dispositions d'esprit ne permetten guère à cet auteur une rigoureuse et scientifique

(1) Lammens, « Le Berceau de l'Islam », p. 4.

(2) Lammens, « Le Berceau de l'Islam », p. 190.

(3) Nous pouvons ajouter : et en Europe... Des chrétiens se sont convertis à l'Islam, en effet, ces dernières années, dans les différents pays de l'Europe ; leur nombre augmente tous les jours, et déjà il existe, à Londres et à Liverpool, des communautés musulmanes d'une réelle importance et comptant parmi leurs membres des personnalités anglaises des plus distinguées. Citons parmi elles : Lord Headley, pair d'Angleterre.

(4) « L'Islam est la seule religion qui ne compte pas d'apostats », reconnaît très loyalement un auteur chrétien, le comte Henry de Castries, dans son livre sur « l'Islam », p. 211.

impartialité, et l'on pourrait nous reprocher un pareil choix. Mais les thèses préconçues et tendant à démontrer que Mohammed était un épileptique ou un hystérique ou un socialiste, etc., laissent-elles plus d'indépendance à leurs inventeurs que les thèses confessionnelles, et ne sont-elles pas justifiables des mêmes procédés de critique?

Méthode du Père Lammens.

Dans tous ses ouvrages, le Père Lammens témoigne, à l'égard des traditions islamiques, d'une méfiance poussée jusqu'à l'effroi : « Rien « n'est redoutable, s'écrie-t-il, comme l'insidieuse « candeur du Hadits ! (1). On découvre des mys- « tères dans les variantes les plus inoffensives en « apparence ! » (2).

Et la *Sira* tout entière, d'après lui, ne serait composée que de « truquages » (3).

Dans ces conditions, pourquoi ne pas rejeter toutes les traditions islamiques en bloc? Mais sur quelles bases alors l'auteur édifierait-il son ouvrage? Il lui faut donc, parmi ces tradi-

(1) Le « Hadits » est le recueil des paroles du Prophète.

(2) Lammens, « Fatima », p. 26 et 27.

(3) Lammens, « Fatima », p. 133.

tions, faire la critique des unes et le choix des autres. Comment procédera-t-il?

Sous prétexte que l'humanité, parfois, cherche, pour mieux dissimuler ses tares, à prendre l'apparence des qualités opposées, le Père Lammens adoptera une méthode dont l'application n'exigera pas grand effort d'imagination : toutes les fois que les traditions vanteront une qualité de Mohammed ou de ses Compagnons, il considérera comme certain que ceux-ci étaient affligés du défaut inverse. En un mot, la méthode du Père Lammens consiste dans le « *retournement* » systématique de la tradition (1).

Exemple : la tradition nous ayant appris que Mohammed avait été surnommé : « *El Amine* », *c'est-à-dire, le loyal, qu'il ne reculait devant aucun danger, aimait la retraite dans le désert, jeûnait sans cesse et passait fréquemment les deux tiers de la nuit en prières*, le Père Lammens nous le représentera comme un homme *déloyal, peu courageux, détestant la solitude, gros mangeur et grand dormeur* (2). Le procédé n'est pas nouveau ; il est identique à celui des moines du

(1) Le Père Lammens ne renonce à cette méthode que dans les cas où il trouve un moyen plus ou moins artificieux d'interpréter la tradition dans un sens défavorable au Prophète.

(2) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », pages 1, 6, 18, 19 et Fatima, p. 44.

moyen âge représentant Mohammed, c'est-à-dire le *Prophète qui a ordonné la purification, qui a interdit les boissons fermentées et la chair de porc,* comme un incorrigible *ivrogne,* tombé sur un *fumier* et dévoré par *les pourceaux* (1).

Quant au vernis scientifique sous lequel le Père Lammens espère à la fois rajeunir ce procédé simpliste d'un autre âge et dissimuler son véritable but, il est tellement artificiel qu'il ne résiste pas au plus léger examen. C'est ce que nous essaierons de démontrer tout-à-l'heure (2).

(1) « A un josdi s'ala d'un vin fort enivrer ; — De la « taverne issi, quant il s'en volt aler ; — En une place, vit « un fumier reverser ; — Mahomes si colcha, ne s'en volt « trestorner ; — Là l'étranglèrent porcs, si com j'oï conter. » (La conquête de Jérusalem, par le Pèlerin Richard, édition Hippeau, vers 5547 et suivants. Citation empruntée à l'étude sur l'Islam du Comte H. de Castries, p. 55).

(2) Cette méthode du « *retournement* » n'est pas moins en honneur chez certains historiens qui, pourtant, semblent dégagés de tout préjugé religieux. Elle leur est alors inspirée par la passion de *l'inédit.* C'est pour railler cette mode qu'un humoriste composa un opuscule dans lequel il pastichait les méthodes nouvelles ; il démontrait ainsi que Napoléon n'avait jamais existé et que son histoire n'était que l'expression d'un mythe solaire.

Les Orientalistes n'osent pas encore nier l'existence du Prophète ; mais ils finiront par y arriver. Déjà, ils l'ont dépouillé de son nom, prétendant qu'il ne s'était jamais appelé Mohammed et que son véritable nom resterait probablement inconnu. Ils se basent sur le fait que le mot « *Mohammed* » est un qualificatif signifiant « *le Louangé* », pour affirmer que ce n'est qu'un surnom. (Cl. Huart, Histoire des Arabes, t. I, p. 90.) En revanche, certains arabisants ont la prétention de faire du *qualificatif* « *Rahmane* », signifiant « *Clément* », le *nom propre* d'Allah ? Et ils donnent

Spécimen des résultats obtenus par la méthode du Père Lammens.

Les résultats d'un pareil procédé paraîtraient simplement ridicules, si le sujet n'était aussi grave. Qu'on en juge par les extraits suivants, où l'auteur donne libre cours à ses rancunes confessionnelles :

« De ses concitoyens de Mekka, Mohammed « semble bien avoir reçu le qualificatif « d'amine », « loyal. A nous, hommes du xxe siècle, un « amine quoraïchite (1) paraîtrait peut-être « un coquin... (2). La loyauté était si rare, dans « ce milieu d'usuriers... ! Aussi s'empressait-on « de noter les manifestations dépassant la « moyenne. Pour celle de Mohammed, nature « peu héroïque..., elle doit être mesurée à « l'aune des siens... (3).

« Dans les commencements, il se contente « d'être un messager, un héraut, « nadir »,

de l'invocation qui précède les sourates du Corane, cette nouvelle et stupéfiante traduction : « Au nom du dieu *Rahmane*, le miséricordieux. »

Les trois quarts des noms propres étant des qualificatifs, chez les Arabes, on voit quelles ressources « l'*Onomastique* » (ou étude des noms propres), est susceptible d'apporter à la fantaisie des Orientalistes.

(1) Mohammed était de la tribu des Goraïches.

(2) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 4.

(3) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 6.

« bachir », envoyé à un peuple, les Arabes,
« n'ayant pas encore reçu de prédicateur (1).
« Cette conception nous éloigne considérable-
« ment du rôle de prophète, de fondateur de
« religion. Dans la chancellerie de l'Eternel,
« sans aspirer encore à la fonction d'ambassa-
« deur, ni de ministre plénipotentiaire, Abou'l-
« Quasîm (surnom de Mohammed), se contente
« d'un modeste emploi d'agent, de courrier...
« Sa mission se borne au « balagh », la transmis-
« sion du message à domicile...(2).

« Le succès fut fatal à sa loyauté ; elle y som-
« bra définitivement... (3). Il revint à sa nature
« primitive, si profondément sensuelle. Epaissi,
« engourdi par les jouissances matérielles, guetté
« par l'apoplexie, ce Salomon au petit pied ne
« quitta plus son sérail et la cour de sa demeure,
« à la fois mosquée et salle de réception, qu'à
« de rares intervalles... Désireux de jouir, après
« tant d'années de lutte, il s'abandonna au cou-
« rant ou, si l'on aime mieux, aux inspirations
« du triumvirat, Abou Bakr, Omar. L'apoplec-
« tique Prophète... se trouvait hors d'état de
« voir plus loin, l'abus des plaisirs ayant brisé
« tous les ressorts de son énergie » (4).

(1) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 36
(2) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 37.
(3) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 18.
(4) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 54 et 55.

L'œuvre tout entière du Père Lammens est écrite sur ce ton et souvent même sur un ton encore plus inconvenant ; on n'y rencontre de paroles courtoises que pour les ennemis du Prophète et de l'Islam. Nous prions nos coreligionnaires de nous excuser d'avoir reproduit de pareilles élucubrations ; il nous a semblé nécessaire de dévoiler, non seulement aux musulmans, mais aussi aux chrétiens impartiaux, à quel degré d'aberration l'Islamophobie pouvait conduire un savant.

Le Père Lammens applique le même procédé à tous ceux qu'aimait le Prophète et que révère l'Islam. Personne n'ignore la place éminente qu'occupent, dans la tradition arabe, les trois personnages suivants :

Fathima, la fille chérie de Mohammed, la mère des « Chérifs », comptée par les croyants au nombre des quatre femmes les plus parfaites qui aient paru sur la terre (1).

Ali, le héros invincible, l'éloquent poète, le musulman d'une droiture et d'une foi inébranlables.

Omar, un des conquérants les plus illustres que l'histoire ait connus.

(1) Les trois autres sont : Asia, femme de Pharaon qui sauva Moïse ; Marie, mère de Jésus ; et Khadidja, première épouse du Prophète et mère de Fathima.

Or voici le résumé des pseudo-portraits au moyen desquels le Père Lammens espère ternir la mémoire de ces grandes figures :

D'après lui, Fathima aurait été tellement disgraciée de la nature, laide, maigrelette, pleurarde, inintelligente, etc..., qu'aucun prétendant ne se présentait pour l'épouser, en dépit de l'honneur qui devait s'attacher au titre de gendre du Prophète. Enfin Mohammed l'aurait imposée à Ali, comme épouse, pour s'en débarrasser (1).

(1) Lammens. « Fatima », p. 17, 21, 23, 36. — Dans cet ouvrage, l'auteur se livre à des calculs hasardeux, dans le but de prouver que Fathima ne s'était mariée qu'à un âge avancé, pour une Orientale, et c'est de là qu'il tire la conclusion : que Fathima devait être très peu séduisante.

Voilà bien une idée de « *Roumi* » ! Chez les Musulmans, les seules jeunes filles qui tardent parfois à se marier, sont au contraire celles dont la main est à très haut prix, à cause de leur beauté, leur intelligence, leur noblesse ou l'affection de leurs parents ; ces derniers devant choisir un époux vraiment digne de leur enfant, parmi la foule des prétendants. Nous en connaissons maints exemples. En revanche, nous n'avons jamais vu les plus affreux laiderons éprouver la moindre difficulté à trouver des maris. Grâce à l'institution de la polygamie sagement limitée et réglementée, il n'existe pour ainsi dire pas de vieilles filles, dans l'Islam.

Ainsi donc, si le Père Lammens nous démontre que Fathima ne s'est mariée qu'à un âge déjà avancée, il nous fournit involontairement une des preuves les plus évidentes de ses mérites et de l'affection de son père à son égard.

Et, de cette erreur fondamentale sur laquelle le Père Lammens a édifié *tout un livre*, nous pouvons tirer une conclusion certaine : c'est que ce savant orientaliste ne juge et ne décrit les mœurs des *Arabes musulmans* que d'après les mœurs si différentes des *Levantins chrétiens* au milieu desquels il a vécu,

Ali lui-même n'aurait pas été moins méprisé à cause de son physique désavantageux et de son esprit complètement « borné » (1).

Quant à Omar, il n'aurait été « qu'un assez pauvre soldat » (2).

Comme on le voit, c'est l'application intégrale et continue du procédé de *retournement*. Et ce sera encore de ce procédé que le Père Lammens usera, mais dans un sens contraire, pour tous ceux auxquels la *Sira* et les *Hadits* auront, suivant une de ses expressions, « fait une mauvaise presse ». Ceux-là seront vengés par la presse excellente qu'ils rencontreront dans ses ouvrages.

Qu'il s'agisse d'Abou Djahel, l'ennemi acharné du Prophète (3) ; des Mounafiqounes, traîtres à l'Islam (4), des Ommeyades, de Monâwiya, instigateur de l'assassinat d'Ali, ou de Yazid, instigateur de l'assassinat de Hoçaïne, fils d'Ali (5), etc..., immédiatement, le Père Lammens change de ton. Il suspecte toutes les traditions défavorables à ces ennemis de l'Islam, et même, il exalte ces derniers avec un tel lyrisme, qu'il

(1) Lammens, « Fatima », p. 23, 26, 48.

(2) Lammens, « Le Berceau de l'Islam », p. 274.

(3) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 42

(4) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 53.

(5) Lammens, « Les Ommeyades-Monâwiya ; le Califat de Yazid Ier »

s'attire, à propos de son livre consacré à la glorification des Ommeyades cette spirituelle leçon de M. Casanova, professeur au Collège de France :

« Se gorger de richesses, conquérir pour « piller, et dominer pour jouir, telle est la psy- « chologie indéniable des Ommeyades, et l'on « est surpris de voir un prêtre catholique, comme « le savant Père Lammens, prendre la défense « de ces effroyables sceptiques et railler la naï- « veté d'Ali, éternellement dupé par eux. Rien « de piquant comme ces études, où l'auteur, « admirablement versé dans l'histoire de cette « époque, se passionne pour ou contre les per- « sonnages, où plaidoyers et réquisitoires se « succèdent à l'envi... » (1).

Nous ne nous attarderons point à discuter ces extravagants portraits, en dressant en face ceux que la tradition nous a laissés. Le lecteur, qui a compris le mécanisme peu compliqué auquel est due leur fabrication, n'aura qu'à imprimer à ce mécanisme un mouvement inverse, pour rétablir la vérité (2).

(1) Casanova, « Mohammed et la fin du monde », p. 58 et note de la même page.

(2) On voit, par ces exemples, que si le Père Lammens appliquait aux Evangiles la méthode qu'il applique à la *Sira*, il devrait prendre le contre pied de toutes leurs belles traditions ; il n'y admettrait, comme personnages sympathiques, que Hérode et Judas, dont il réclamerait sans doute la canonisation.

Peut-être se dira-t-on : le Père Lammens est un arabisant émérite, un orientaliste d'une science indiscutée ; comment admettre qu'il n'ait pas étayé son œuvre sur des documents solides? Et si les documents en question démontrent la vérité de ce qu'il avance, qu'importe la passion qui l'aura inspiré? Examinons l'objection.

Documentation du Père Lammens.

Le Père Lammens accompagne en effet ses ouvrages d'une formidable documentation nous prouvant qu'il a lu toutes les traditions relatives au Prophète et à ses compagnons. Et, comme il semble doué d'une excellente mémoire, il est incontestablement un des savants de l'époque actuelle possédant, sur ce sujet, la plus vaste érudition « *livresque* ».

Reste à juger l'emploi qu'il en fait. Quelques exemples suffiront pour prouver que cet emploi n'a rien de commun avec la scrupuleuse et sereine impartialité des véritables savants.

Exemple : maintes traditions relatent l'ascétique sobriété du Prophète.

Abou Horeïra, un de ses commensaux habituels, a dit : « Le Prophète d'Allah est sorti

« de ce monde sans jamais s'être rassasié d'aucun « mets, même de galette d'orge, et, dans sa « maison, il se passait fréquemment un mois « sans que fût allumé aucun feu, pour la cuisson « des aliments. Sa nourriture se composait « alors de dattes sèches, et sa boisson, d'eau « pure. Et, avec une ceinture, il sanglait une « pierre sur son ventre, pour calmer les souf- « frances de la faim » (1).

Malgré ces traditions, malgré l'institution du jeûne de Ramadhane, auprès duquel le carême chrétien n'est qu'un jeu, le Père Lammens se refuse absolument à admettre l'ascétisme du fondateur de l'Islam. Aussi lorsqu'il découvre, dans ses innombrables lectures, une anecdote rapportée par Ibn Hanbal, d'après laquelle Mohammed aurait fait honneur à un festin que lui offraient les Madinois, en mangeant deux épaules de mouton (2), il exulte. Immédiatement, dans son livre sur Fathima, il nous dépeint Mohammed comme un gros mangeur, puis, dans un autre livre, *sans indiquer de source nouvelle*, il renchérit sur sa trouvaille, en nous montrant le Prophète « capable de dévorer à « la file trois gigots de mouton et d'y joindre

(1) Abou'l Fida, « Kitab el Mokhtasar fi Akhbar le Bechar », T. Ier, p. 153.

(2) Lammens, « Fatima », p. 44 et note de la même page.

« tout le contenu d'un couffin de dattes. » (1). Et pourtant, le Père Lammens avait compris le caractère tendancieux de la tradition d'Ibn Hanbal, puisqu'il l'accompagnait de cette juste réflexion : « Je soupçonne les narrateurs patriotes « d'avoir, en célébrant la large hospitalité « Ansarienne (c'est-à-dire Madinoise), forcé la « note, tant ils appuient sur le robuste appétit « d'Abou'l-Quasim (surnom de Mohammed (2). »

Alors, pourquoi l'auteur se base-t-il sur une tradition qu'il reconnaît lui-même comme étant suspecte, et repousse-t-il, après en avoir artificieusement dénaturé le sens (3), les traditions autrement sérieuses qui célèbrent l'ascétique sobriété du Prophète?

Lorsque, malgré toutes ses recherches, le

(1) Lammens, « Le Berceau de l'Islam », p. 243. — Le grossissement à outrance de détails insignifiants mais légèrement différents de la tradition reconnue, tel est le seul procédé d'apparence scientifique que l'on puisse rencontrer dans les innovations du Père Lammens. Notons d'ailleurs que, d'après un grand nombre de traditions, le Prophète avait pour principe de ne jamais manger de dattes, lorsqu'il avait mangé de la viande, et de ne jamais manger de viande, lorsqu'il avait mangé des dattes. Il considérait probablement comme malsaine la réunion dans l'estomac de ces deux genres de nourriture.

(2) Lammens, « Fatima », p. 44.

(3) Il feint d'abord de croire que ces traditions attribuent l'extrême frugalité du Prophète uniquement à sa pauvreté, et non à son ascétisme, puis il les réfute triomphalement en prouvant que Mohammed n'était pas réduit à un pareil dénûment. — Voir son livre sur « Fatima », p. 19.

Père Lammens ne trouve *aucune tradition* qu'il puisse exploiter dans le sens de ses désirs, il s'en passe, et maintient quand même ses imputations avec une imperturbable désinvolture.

Exemple : De son mariage avec Khadidja, Mohammed eut trois fils et quatre filles. L'aîné de ses enfants reçut le nom de Quasim, et le surnom d'Abou'l Quasim, c'est-à-dire Père de Quasim, fut donné au Prophète, heureux de la venue au monde d'un enfant mâle. Mais Quasim et ses frères Thayeb et Thahir moururent en bas âge, avant la Révélation. Voilà ce que nous apprend la tradition la plus ancienne, celle que Ibn Hicham tient de son maître, Ibn Ishaq (1).

Quoiqu'il n'ait trouvé *aucun document* à opposer à cette tradition, le Père Lammens demeure fidèle à sa méthode : il refuse absolument d'admettre que Mohammed ait eu *un seul* enfant mâle, et il déclare :

« Dans les efforts de la tradition pour multi-
« plier le nombre des enfants de Mohammed.
« il est impossible de méconnaître comme une
« consolation posthume, accordée à cette grande
« infortune (celle de n'avoir pas laissé de posté-
« rité mâle). Efforts en définitive malheureux !
« Cause desservie par l'exagération à la défen-

(1) Ibn Hicham, « Sirat er Rasoul », t. I, p. 121

« dre ! » (1). L'exagération qu'il rencontre dans quelques traditions apocryphes, telle est *l'unique preuve* sur laquelle s'appuie le Père Lammens pour traiter de faux les témoignages les plus scrupuleux et les plus respectés, sur cette question.

Avec un pareil procédé, ne faudrait-il pas considérer également les exagérations des Evangiles apocryphes comme des preuves suffisant pour infirmer tous les récits correspondants des Evangiles orthodoxes?

Remarquons enfin l'amusante inconséquence avec laquelle le Père Lammens s'obstine à désigner le Prophète par son surnom « Abou'l

(1) Lammens, « *Fatima* », p. 2. — Notons que, contrairement à l'affirmation du Père Lammens, les auteurs sérieux n'ont jamais songé à exagérer le nombre des enfants mâles du Prophète. Certains d'entre eux ont même, par excès de scrupules, été jusqu'à *diminuer* le nombre des fils qui lui sont attribués par la tradition la plus ancienne et la plus sûre, celle d'Ibn Hicham. Si l'existence du fils aîné, Quasim, a été affirmée par tous les historiens arabes, sans aucune exception, par contre, celle de ses deux frères, Thayeb et Thahir, a soulevé quelques objections. Les uns en font deux jumeaux et les autres, tels qu'Ibn Sâad (Thabaquate, t. I, chap. 1er, p. 85), prétendent que Thayeb et Thahir seraient les deux surnoms d'un même enfant du Prophète, enfant dont le nom véritable aurait été Abd Allah. Quant aux traditions beaucoup plus modernes qui attribuent à Mohammed d'autres enfants mâles tels que Thayeb et Thahir, nous partageons pleinement, à leur égard, l'avis du Père Lammens; nulle part, d'ailleurs, nous ne les avons vu prendre au sérieux.

Quasim », c'est-à-dire, père de ce Quasim dont il nie formellement l'existence.

Autre exemple : D'innombrables traditions nous représentent le Prophète, les pieds enflés par les stations debout trop prolongées qu'il faisait, durant ses oraisons, et, dans le Corane, il est dit : « Ton Seigneur sait bien (ô Moham-« med), que tu restes souvent les deux tiers de « la nuit en prières » (1).

Cela n'empêche pas le Père Lammens de railler en ces termes (*sans s'appuyer sur aucun document*) : « Lui (Mohammed), le grand dormeur, « il affirme consacrer souvent les deux tiers « de la nuit à la prière ! L'idée des vigiles, des « prières nocturnes, il l'a empruntée aux ascètes « chrétiens, puis incorporée dans son Corane, « sans s'inquiéter de passer à la pratique » (2).

Autre exemple : Le Père Lammens nous affirme que « dans les dernières années de sa vie, la cor-« pulance de Mohammed l'empêchait d'exécu-« ter les prosternations rituelles » et l'auteur ajoute : « Ce détail a été soigneusement voilé

(1) El Corane (t. LXXIII, p. 20).

(2) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 19, en note. — L'auteur ne nous explique pas comment le Prophète aurait gardé la confiance de ses disciples, si ces derniers, lisant dans le Corane qu'il passait souvent les deux tiers de la nuit en prières, avaient constaté le contraire. Le savant orientaliste semble ignorer que, chez les Arabes, le penchant à la critique est poussé jusqu'à l'exagération.

« par la tradition » (1). Malheureusement, *il oublie totalement, et pour cause, de nous apprendre de quelle source il tient ce renseignement.* Et il ne se soucie pas davantage de l'invraisemblance de son « invention ». Une corpulence de ce genre est fort rare, chez les vrais Arabes, et, fût-elle poussée à un degré maladif, nous ne l'avons jamais vu gêner un musulman dans ses prosternations.

Les exemples de cet étrange procédé foisonnent chez cet orientaliste et nous démontrent combien son œuvre est peu scientifique, en dépit de l'abondance de la documentation (2). Au surplus, pour arriver à ses fins, le Père Lammens n'hésite pas à user d'interprétations tout à fait inexactes de certains mots arabes ; et, comme nous le savons arabisant émérite, n'avons-nous pas le droit de manifester notre étonnement?

Aucune raison de linguistique ne peut être invoquée, lorsqu'il traduit, par exemple : « *Ridda* »

(1) Lammens : « Mahomet fut-il sincère », p. 54, en note.

(2) Il est à remarquer que ces innombrables citations ne servent généralement au Père Lammens que pour appuyer des faits d'une grande banalité ; mais, dans le bas de la page, elles font masse et produisent un « trompe-l'œil scientifique ». Tandis qu'il se dispense au contraire, presque toujours, de fournir des documents, pour justifier ses imputations les plus malveillantes.

par « *Sécession* », au lieu de « *Apostasie* » (1). « *Mounafiqoune* » par « *tièdes* » ou « *sceptiques* », au lieu de « *Hypocrites* » ou « *traitres* » (2), etc... Puis, lorsqu'il a donné à ces mots un sens qu'ils n'ont jamais eu et qu'ils n'auront jamais, ni en arabe littéral, ni même en arabe vulgaire, le Père Lammens en tire les conclusions les plus tendancieuses. Lorsqu'il « blanchit », par sa traduction arbitraire, les *Mounafiqounes qui trahissaient* le Prophète avec tant de perfidie, c'est afin de pouvoir nous les présenter comme des « *héros nationalistes* » (3).

Autre exemple : Il traduit le beau verset du Corane : « Inn' Allaha mâ'es sabirine » (Allah est avec les *résignés*) (4), qui sert à consoler, dans les grandes infortunes, par « Allah est avec les persévérants » (5). Quoique cette traduction rende imparfaitement l'idée coranique, nous ne la critiquerons pas, quant au terme, car le mot « Sabirine » renferme à la fois les trois sens : *patients*, *résignés*, *persévérants*.

Mais que dire de l'incroyable conclusion que le Père Lammens en dégage? Pour lui, les *per*

(1) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 33, en note.
(2) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 53, en note.
(3) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 53.
(4) El Corane, t. II, p. 148.
(5) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 51.

sévérants dont parle le Corane, sont ceux qui attendent le triomphe de *la persistance d'une politique faite de contradictions et de compromis*, et il ajoute : « Mohammed, ce bourgeois ami de « ses aises..., ce Mekkois peu courageux, n'hési- « tera pas à y recourir..., le commerçant loyal « amine » saura tourner sa parole, agir dans « l'ombre comme un sicaire... » (1).

Nous n'aurons pas la naïveté de discuter sérieusement ces phrases écrites dans un accès de délire islamophobe ; le bon sens du lecteur en fera justice.

Quant aux Arabes qui adoptèrent le Corane, le Père Lammens témoigne contre eux autant d'animosité que contre celui à qui ce livre fut révélé. Il leur refuse les qualités qu'on leur reconnaît universellement, et, en particulier, leur bravoure légendaire : « On a proclamé « l'Arabe courageux, écrit-il ; l'on a même attri- « bué à sa valeur les succès des premières con- « quêtes musulmanes. J'hésite à partager une « opinion aussi favorable... La bravoure bédouine « est de qualité inférieure » (2).

En réponse au Père Lammens, nous nous contenterons de conseiller la lecture des milliers de citations à l'ordre de l'armée, méritées par

(1) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 51 et 52.

(2) Lammens, « Le Berceau de l'Islam », p. 191 et 248.

les braves soldats Musulmans qui combattirent en France pour la défense de la civilisation, et qui formèrent des troupes de choc dont les exploits ont provoqué l'admiration du monde entier. Avec leur laconisme militaire, ces citations constituent le monument le plus glorieux qui puisse être élevé à l'esprit de sacrifice et à l'héroïsme des Arabes. Et ce Livre d'Or admirable se trouvera, cette fois, à l'abri de toute critique ; car, écrit par des chefs étrangers à la race arabe et à la religion musulmane, il ne sera jamais suspecté d'aucune partialité (1).

Style du Père Lammens.

Sur quantité d'autres points, l'œuvre du Père Lammens prêterait à la critique, entre autres, quant au style, bourré d'expressions modernes

(1) Entre ces milliers de citations, toutes plus admirables les unes que les autres, il serait difficile de faire un choix. Néanmoins, laissant de côté celles qui célèbrent le courage, allant jusqu'à la démence, de l'Arabe lancé dans une charge enthousiaste (ce côté de son courage étant suffisamment connu), nous donnerons deux exemples, pris au hasard, d'un autre aspect de l'héroïsme musulman, celui qui est inspiré par l'esprit de dévouement et de sacrifice :

« Djendi Mohammed, soldat au 2e Régiment mixte de zouaves et de tirailleurs, matricule 6322, est allé le 6 août 1915, en plein jour, chercher le corps de son commandant

et ultra-occidentales, qui défigurent d'une façon burlesque ces récits de la vie arabe.

En voici quelques échantillons : « Campagne « de presse, Financiers, Banque de Mekka, Mil- « liard du syndicat Qoraïchite, Impôt sur le « revenu, Prolétariat, Le Bédouin et son *alter-* « *ego,* le Vaisseau du désert, Canonisé par « l'Islam, Blason Islamite, Prix Montyon, Mes- « sage à domicile, Chancellerie de l'Eternel... etc.»

Amusons-nous, sans plus, du reproche que ce tiède monothéiste fait au monothéisme musulman, d'être « *étroit* » (1), et aussi du goût « illimité » que ce savant linguiste témoigne pour le mot « *triumvir* », qu'il n'hésite pas à employer, même lorsqu'il ne parle que de *deux* hommes : « Il s'abandonna aux inspirations du triumvirat :

de compagnie, tombé entre les deux tranchées. Frappé mortellement, au moment où il l'atteignait, a expiré en s'écriant : « Je suis content, c'est pour la France ! » Décision du 11 janvier 1916).

« Abd es Selam ben Mohammed, tirailleur au Régiment de Tirailleurs marocains, matricule 364 : le 26 mai 1915, un grand nombre de blessés restant entre les lignes françaises et allemandes, entreprit froidement, sous le feu de l'ennemi, de ramener ces blessés parmi leurs camarades ; à quatre reprises différentes, ses tentatives furent couronnées de succès, et il réussit à ramener quatre blessés, dont un gradé. A été grièvement blessé. » Décision du 20 juillet 1915.

Serait-ce là le genre de bravoure que le Père Lammens qualifie d'inférieur ?

(1) Lammens, « Fatima », p. 119 et « le Berceau de l'Islam, » p. 10.

« Abou Bakr, Omar » (1) et mieux encore, lorsqu'il ne parle que de deux femmes : « Le parti des « triumvirs, formé par Aïcha et Hafsa, deux « redoutables intrigantes » (2).

CONCLUSION

Dans l'ouvrage intitulé : « Mahomet fut-il sincère? », le Père Lammens déclare : « *Nous excluons de la sincérité tout alliage. La loyauté existe ou n'existe pas ; mais elle ne peut se combiner avec une dose même infinitésimale de duplicité, de vues intéressées* » (3).

Nous ne saurions trop applaudir à la magnifique intransigeance de cette définition. N'est-ce pas la condamnation définitive de la doctrine fameuse de la « *restriction mentale* », préconisée jadis par le Père Escobar, de la Compagnie de Jésus, et répudiée aujourd'hui par tout Jésuite éclairé?

Malheureusement, le Père Lammens, dans la

(1) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 54.

(2) Lammens, « Fatima », p. 46.

(3) Lammens, « Mahomet fut-il sincère », p. 4. — Le Père Lammens refuse naturellement à Mohammed une pareille sincérité. Le contraire eût étonné le lecteur.

composition de ses ouvrages, semble tenir compte bien plus de la doctrine du vieux casuiste de son ordre, que de sa propre définition... Quoi qu'il en soit, nous résistons sans peine à la tentation d'user de trop faciles représailles, en l'imitant ; nous préférons appliquer le précepte de la charité musulmane que nous lisons dans le Corane : « *Ne disputez, sur la Religion, avec les gens du Livre (c'est-à-dire les Juifs et les chrétiens), qu'avec la plus grande courtoisie* » (1).

(1) El Corane, t. XXIX, p. 45. — Que resterait-il des Evangiles, par exemple, si on leur appliquait la méthode du Père Lammens ? Mais aucun des disciples de Mohammed n'oserait ou même ne supporterait une semblable caricature de la grande figure de Jésus qu'ils vénèrent tous si profondément.

En échange, nous pouvons espérer que les vrais disciples de Jésus sauront juger, comme ils le méritent, les étranges procédés employés contre notre Prophète par ce savant chrétien, aussi oublieux des principes de la science impartiale que de ceux de la charité chrétienne.

Nous irons plus loin, nous n'hésiterons pas à en appeler aux propres frères du Père Lammens, c'est-à-dire aux nombreux Jésuites qui, ayant une compréhension plus moderne et plus large des choses religieuses, réprouvent le fanatisme, et surtout le fanatisme maladroit.

D'ailleurs, l'Institut des Jésuites de Beyrouth a déjà infligé un formel désaveu aux enfantines imprécations du Père Lammens, lorsqu'en 1920, il fit officiellement participer ses élèves aux grandes fêtes destinées à commémorer la naissance du Prophète.

CHAPITRE III

Discussion de la thèse soutenue par M. Casanova, professeur au Collège de France, dans son ouvrage intitulé : « Mohammed et la fin du Monde ».

Les attaques dirigées contre le Corane furent relativement insignifiantes, comparées aux critiques acharnées dont fut objet la *Sira*. En prétendant que, dans la réunion des Sourates du Corane, faite peu de temps après la mort du Prophète, par son secrétaire, Zeid ben Tsabit, sur l'ordre du premier Khalife Abou Bakr et sous la surveillance d'Omar, quelques erreurs se sont glissées ou quelques oublis ont été commis, les orientalistes européens ont suivi la manière de l'histoire moderne ; à notre avis, les résultats sont négligeables (1).

(1) Le savant orientaliste Hartwig Derembourg résume l'opinion générale de ses confrères dans cette phrase : « L'au« thenticité du Corane n'a jamais été mise en doute, et la « science ne fait que confirmer la Tradition qui nommait

Par contre, dès que ces orientalistes se mêlent de préciser et surtout de corriger, nous sommes en droit de discuter les bases sur lesquelles ils appuient leurs prétentions.

Dans l'ouvrage « Mohammed et la fin du monde » l'auteur, M. Casanova, prétend que deux versets importants furent inventés de toutes pièces, par Abou Bakr, et ajoutés au Corane, c'est-à-dire, au *Livre exclusivement composé des paroles révélées par Allah à Son Prophète.* On comprendra sans peine la gravité d'une pareille affirmation, au point de vue musulman. Empressons-nous de reconnaître que l'auteur ne poursuit aucun des buts confessionnels qui égarent l'orientaliste précédent. Dès le début, M. Casanova tient à établir, non seulement son impartialité, mais encore son admiration pour le Prophète : « Je tiens à déclarer tout d'abord, écrit-il, que « je rejette « *a priori* » toute théorie tendant à

« Mohammed comme l'auteur du Livre dans tous ses cha- « pitres et versets. » (Opuscule d'un Arabisant, p. 17 et 18. Nous empruntons cette citation au livre de M. Casanova.)

Seul l'ordre dans lequel les sourates sont disposées semble arbitraire aux orientalistes : elles sont placées suivant leur longueur, et les plus longues, les premières, bien que les plus courtes aient été, pour la plupart, révélées en premier. Certains savants européens estiment que cet ordre conventionnel fut adopté pour éviter, sur les sourates, tout commentaire tiré de la place qu'elles occupent dans le Corane. Comme chacune d'elles forme un chapitre spécial, sans lien avec les autres, cette disposition n'offre d'ailleurs aucun inconvénient.

« suspecter la sincérité de Mohammed... Toute « l'histoire du Prophète arabe prouve que son « caractère est positif, sérieux et loyal (1). Si « la vie physiologique de Mohammed a été « troublée, c'est que la vie intellectuelle s'est « trouvée portée chez lui à un tel paroxysme, « que le système nerveux a fléchi. Suivant une « noble métaphore, qui mériterait d'être arabe, « la lame a usé le fourreau... Il faut bien admet- « tre que le Prophète était un homme d'une « grande intelligence... La maturité d'esprit « et la prudence dont il fit preuve, à l'apparition « de ses premières révélations, l'art avec lequel « il sut unir les tribus arabes, malgré leurs divi- « sions séculaires, distinguer ce qu'il fallait « garder des anciennes traditions, et ce qu'il « fallait rejeter ; la magnificence incomparable « de son langage, dont nul Arabe n'eût pu même « concevoir l'idée, tout prouve qu'il avait une « vue nette des réalités... Il voit le but, il le « suit avec tout son instinct de politique avisé « et lucide, en même temps qu'avec son illumi- « nation de Prophète sincère » (2).

On jugera, d'après ces extraits, combien le ton s'élève et diffère de celui des ouvrages que nous discutions tout à l'heure. Aussi, bien que

(1) Casanova, « Mohammed et la fin du monde », p. 5.

(2) Casanova, « Mohammed et la fin du monde », p. 6-7-8.

la thèse de M. Casanova soit autrement grave, pour l'Islam, que les puériles invectives du Père Lammens, nous ne verrons en lui qu'un très savant et très sympathique ami, avec lequel nous éprouvons un vif regret de nous trouver exceptionnellement en désaccord. Et nous espérons qu'il excusera notre franchise, en même temps que l'audace d'une discussion nécessitée par l'atteinte portée par sa thèse au Corane.

Thèse de M. Casanova.

La question posée par M. Casanova est celle-ci : « Pourquoi le Prophète aurait-il négligé... d'assu-« rer la transmission d'un pouvoir qu'il tenait, « lui, de sa faculté prophétique, et que nul, « après lui, ne pouvait raisonnablement tenir « que de lui seul ? » (1). En d'autres termes, *pourquoi Mohammed n'a-t-il pas désigné son successeur, avant sa mort?* N'aurait-il pas ainsi évité les sanglantes compétitions et les graves hérésies qui résultèrent de l'absence de règles, pour la nomination des Khalifes?

Et l'éminent professeur répond à cette question par la thèse suivante : « *Mohammed n'a*

(1) Casanova, « Mohammed et la fin du monde », p 10'

« *pas pensé qu'il mourrait et qu'il laisserait des suc-*
« *cesseurs; il a cru que la fin du monde était proche,*
« *et qu'il y assisterait* » (1).

A cette thèse, on peut opposer deux versets du Corane, qui la détruisent radicalement : « *Mohammed n'est qu'un envoyé; d'autres envoyés* « *sont morts avant lui. S'il mourait ou s'il était* « *tué*, retourneriez-vous en arrière? » (2).

« Certes *tu mourras (ô Mohammed)*, et eux « également, ils mourront » (3).

Aussi, ne reste-t-il à l'auteur qu'une ressource, c'est de prétendre que ces versets furent inventés et ajoutés au Corane (4) ; il écrit : « C'est après la « mort de Mohammed que se fera l'altération « du Corane. J'ajoute, à cause de sa mort, et « cela parce que cette mort infligeait un démenti « absolu à sa doctrine fondamentale. Cette « doctrine, comme je vais essayer de le démon- « trer, est que les temps annoncés par Daniel « et Jésus étant révolus, Mohammed était le

(1) Casanova, « Mohammed et la fin du monde », p. 12. — Il est entendu que *seul ce point de départ* de la thèse de M. Casanova fera l'objet de notre discussion ; car, dans la suite, cet ouvrage, très intéressant et très documenté, contient des aperçus fort originaux et plausibles sur une des questions les plus obscures de l'histoire musulmane, celle du « Mahdi », aperçus que nous nous garderons bien de discuter.

(2) El Corane, t. III, p. 138.

(3) El Corane, chap XXXIX, p. 31.

(4) Casanova, « Mohammed et la fin du Monde, p. 19 et 20.

« dernier Prophète choisi par Dieu pour prési-
« der, conjointement avec le Messie revenu sur
« terre à cet effet, à la résurrection universelle
« et au jugement dernier. Lui mort, il fallait que
« l'union intime, énoncée par le Prophète entre
« sa venue et la fin du monde fût dissimulée ou
« niée, sous peine d'anéantissement pour la
« nouvelle foi. C'est à cette pieuse fraude que
« nous devons le Corane d'Abou Bakr et d'Ots-
« mane » (1).

MOHAMMED ÉTAIT-IL VRAIMENT PERSUADÉ QUE LA FIN DU MONDE DEVAIT PRÉCÉDER SA MORT ?

Commençons par discuter la première partie de cette thèse : *Mohammed était-il réellement persuadé que le monde finirait avant lui?*

Nous reconnaissons volontiers que cette idée put le hanter, par moments, *au début* de sa mission. Dans le Corane est prédite l'*Heure*, c'est-à-dire l'heure effroyable, celle du cataclysme final et du Jugement dernier. Et, bien qu'aucune précision n'en indiquât le terme,

(1) Casanova, « Mohammed et la fin du monde », p. 8

Mohammed put, à cette époque, la croire imminente : Allah supporterait-il plus longtemps la monstrueuse perversité des humains, et n'allait-il pas abattre sur eux son châtiment ?

Mais, à mesure que s'étendent les progrès de l'Islam, cette crainte disparaît peu à peu de l'esprit du Prophète, et il n'y fait plus aucune allusion. Elle n'avait donc certainement pas conservé assez d'empire sur lui, pendant les dernières années de sa vie, pour l'influencer dans une question aussi grave et l'empêcher de désigner son successeur.

Admettons cependant, par hypothèse, et pour ne pas prolonger la discussion, que, jusqu'à ses dernières années, le Prophète ait parfois pensé que la fin du monde *pouvait* précéder sa mort. Si nous soulignons « *pouvait* », c'est que, pour justifier la thèse de M. Casanova, et admettre que la doctrine fondamentale de Mohammed était basée sur « l'*union intime entre sa venue et la fin du monde* » (1), il serait indispensable de démontrer que, dans l'idée du Prophète, la fin du monde « *devait* » précéder sa mort. Or, les preuves les plus variées et les plus formelles du contraire abondent, dans le Corane et dans la Sira.

(1) Casanova, « Mohammed et la fin du monde », p. 8.

Preuves opposées a la thèse de M. Casanova et tirées du Corane.

Prenons d'abord les preuves que nous trouvons dans le Corane, en plus des deux versets précités. Allah y dit à son Prophète :

1° « *Ils te questionneront sur l'Heure. Quand* « *viendra-t-elle? Dis : la connaissance en est réservée* « *à Mon Seigneur. Personne ne saurait en révéler* « *le terme, excepté Lui. Elle pèse aux cieux comme à* « *la terre, et elle n'arrivera qu'inopinément* » (1).

2° « *Ils t'interrogeront sur l'Heure; quand* « *viendra-t-elle?*

3° « *Qu'en sais-tu?*

4° « *Son terme n'est connu que de Ton* « *Seigneur* » (2).

5° « *Ou Nous te ferons voir une partie de ce* « *dont Nous les menaçons ; ou Nous te ferons* « *mourir auparavant* » (3).

6° « *Ou Nous te ferons voir une partie de ce* « *dont Nous les menaçons; ou Nous te ferons* « *mourir. Tu n'as à ta charge que l'annonce et* « *à Notre charge est le règlement* (4).

(1) El Corane, t. VII, p. 186.
(2) El Corane, chap. LXXIX, p. 42, 43, 44.
(3) El Corane, chap. XL, p. 77.
(4) El Corane, chap. XIII, p. 40.

7° « *Ou Nous t'emporterons dans la mort et* « *Nous nous vengerons d'eux.*

8° « *Ou Nous te ferons voir une partie de ce* « *dont Nous les avons menacés* » (1).

Voilà donc *huit autres versets* qu'il faudrait considérer comme faux pour admettre que Mohammed était *certain* que la fin du monde précéderait la sienne (2).

TEXTES INVOQUÉS PAR M. CASANOVA A L'APPUI DE SA THÈSE.

A ces preuves, extraites du Corane, l'auteur ne trouve à opposer que les trois traditions suivantes :

1° D'après Wahidi, le Prophète aurait dit : « Ma venue et l'Heure sont séparées l'une de « l'autre comme mon index de mon médius » (3).

(1) El Corane, chap. XLIII, p. 40, 41.

(2) L'auteur conteste la traduction « Nous te ferons mourir », et voudrait la remplacer par « Nous te recueillerons (sans mort préalable) ». Il se base sur ce que le même terme « *Netaouafinnaka* », est employé dans le Corane pour Jésus qui, suivant la tradition musulmane, n'est pas mort sur la croix, mais a été élevé directement au ciel (p. 35-36).

Nous ferons remarquer que, tant en arabe vulgaire qu'en arabe littéral, la racine de ce terme « Taouaffa » signifie littéralement : *Il a accompli sa destinée*, et est presque toujours employé pour annoncer la mort d'une personne aimée, afin d'éviter le terme brutal « mata » (il est mort).

(3) Casanova, « Mohammed et la fin du monde », p. 15.

2° D'après Masoudi, il aurait dit : « D'ici « un siècle, il ne restera plus un homme sur la « terre » (1).

3° D'après Makrizi, il aurait dit : « Ma venue « et celle de l'Heure sont concomitantes, même « celle-ci a failli venir avant moi » (2).

Ces paroles, susceptibles de bien des interprétations différentes, ne nous semblent pas aussi décisives que le pense M. Casanova ; en admettant leur authenticité, elles ne pourraient signifier que ce que nous avons déjà admis : *au début* de sa mission, Mohammed, épouvanté par l'idolâtrie opiniâtre de ses concitoyens, a pu croire à l'imminence de l'Heure du Châtiment, et les en menacer pour les ramener dans le droit chemin. Rien de plus.

Textes plus anciens opposés a la thèse de M. Casanova.

Cependant, puisque M. Casanova ne craint pas d'invoquer, contre l'autorité même du Corane, celle d'auteurs qui sont loin de compter parmi les biographes du Prophète les plus anciens et les plus sérieux, nous invoquerons, à notre

(1) Casanova, « Mohammed et la fin du monde », p. 17.
(2) Casanova, « Mohammed et la fin du monde », p. 18.

tour, le témoignage d'auteurs d'une ancienneté et d'une véracité incomparablement supérieures (1). Nous lisons :

1° Dans la Sirat er Rasoul d'Ibn Hicham : « Après la prière, le Prophète déclara : « Allah « a offert, à un de ses serviteurs, le choix entre « les biens de ce monde et ceux qui sont auprès « de Lui. Et le serviteur a choisi ceux qui sont « auprès d'Allah ». Et Abou Bakr, comprenant « que Mohammed parlait de lui-même (en fai- « sant allusion à sa mort prochaine), fondit en « larmes » (2).

2° Dans les Thabaquates d'Ibn Sâad : « Le

(1) Wahidi, auteur peu connu, d'origine araméenne et chrétienne est mort en 1075.

Masoûdi, qui, dans son œuvre, recherche surtout l'anecdote, est mort en 957.

Makrizi, qui s'est spécialement consacré à l'histoire de l'Egypte, est mort en 1442.

Tandis que, des deux auteurs que nous citons, le premier, Ibn Hicham, est mort en 834 (et son œuvre est un extrait du célèbre ouvrage, malheureusement perdu, d'Ibn Ishaq, mort en 768). Le second, Ibn Sâad, est mort en 845. Rappelons que le Prophète est mort en 632, an XI de l'hégire.

S'il est évident que l'on ne peut croire aveuglément tout ce que rapportent ces deux auteurs, il reste indiscutable qu'ils sont les plus dignes de foi de tous les biographes du Prophète. Leur valeur historique peut être appréciée d'après cette remarque de Renan : « *Certes, les biographies arabes de* « *Mohammed, celle d'Ibn Hicham, par exemple, ont un carac-* « *tère bien plus historique que les Evangiles.* » (La vie de Jésus, préface de la 13e édition, p. IX.) Renan ne rejette, avec raison, et d'accord avec le Corane, que les miracles inventés après la mort du Prophète et ajoutés à son histoire.

(2) Ibn Hicham. « Sirat er Rasoul », t. II, p. 1006.

« Prophète fit appeler Fathima et lui dit : « Ma mort vient de m'être annoncée » et elle « éclata en sanglots. Alors, il reprit : « Ne pleure « pas, car, de ma famille, tu seras la première à « me rejoindre » et le visage de Fathima rayonna « de joie » (1).

Autres paroles du Prophète à ses compagnons : « Vous pensez peut-être que d'entre nous, je « mourrai le dernier? Tout au contraire, je mour- « rai le premier... Lorsque je serai mort, ma mort « vous sera aussi profitable que ma vie. Car vos « actes me seront connus. S'ils sont justes, je « glorifierai Allah et, s'ils sont injustes, j'implo- « rerai pour vous Son pardon » (2).

Des centaines d'autres traditions, provenant des sources les plus sûres, relatent des paroles analogues de Mohammed, paroles accompagnées d'instantes recommandations concernant l'avenir de l'Islam, après sa mort.

De telles déclarations abrogent donc radicalement les traditions sur lesquelles s'appuie M. Casanova et qui ne peuvent se rapporter qu'aux premiers temps de la Mission du Prophète (3). Ces déclarations prouvent en effet que

(1) Ibn Sâad, « Thabaquate », t. II, 2 p. 2.

(2) Ibn Sâad, « Thabaquate », t. II, 2 p. 2.

(3) Dans le Corane lui-même, il existe des versets abrogeants et des versets abrogés.

Mohammed ne pensait plus à l'imminence de l'Heure, puisqu'il annonçait sa mort prochaine et se préoccupait des événements ultérieurs.

Preuves tirées des derniers actes du Prophète.

Toutes les paroles que nous venons de citer se trouvent d'ailleurs corroborées par les actes du Prophète, dans les dernières années de sa vie. S'il avait eu la « *certitude* » que l'Heure précèderait sa mort, pourquoi aurait-il fait tant d'efforts pour préparer à l'Islam la conquête du monde, au lieu de se contenter d'y avoir amené ses compatriotes (1)?

Pourquoi les ambassades aux principaux monarques de l'Orient et de l'Occident, et, entre autres, au Mouquauquès d'Egypte, dont M. Casanova lui-même prouve l'existence, jadis contestée.

Pourquoi le dernier pélerinage à Mekka, surnommé « le pélerinage des adieux »?

Pourquoi l'expédition de Mouata, en Syrie

(1) Allah dit au Prophète, dans le Corane : « Nous t'avons envoyé à tous les hommes, sans exception. » (Chap. XXXIV, p. 27).

et la dure Ghezoua de Tabouk, à travers le désert, en plein été?

Pourquoi toutes ces expéditions militaires ou religieuses, envoyée au Yamene et dans tant d'autres contrées lointaines?

Pourquoi surtout cette troisième expédition de Syrie, que le Prophète organisa au milieu des souffrances de sa dernière maladie, et qui semble l'indication de son ultime pensée? (1)

Ces *dix versets du Corane* seraient donc *des faux* et *toutes ces paroles, tous ces actes* du Prophète, certifiés par des centaines de témoins honorables et admis par *tous* les historiens Arabes, quelles que soient leurs tendances, comme incontestablement authentiques, seraient également des *fables?* Telles seraient les conséquences logiques de la thèse de M. Casanova.

Et dans quel but ces innombrables faux auraient-ils été commis? Uniquement dans le but de prouver que Mohammed était mortel et savait que sa mort pouvait précéder la fin du monde ; et encore, pour détruire par là « l'idée « de l'union intime entre sa venue et la fin du « monde » que M. Casanova suppose avoir été,

(1) Aussitôt après la mort du Prophète, ses disciples tinrent à réaliser son projet : trois ans après cette mort, ils avaient conquis la Syrie et s'étaient emparés de Damas (12 mars 635).

jusqu'à ce moment, un article de foi pour tous les musulmans (1).

Nous verrons plus loin combien cette idée fut facile à déraciner, sans la nécessité de tant de falsifications. Au surplus, un procédé consistant à modifier un texte, pour mieux l'adapter à une conclusion prévue, n'est guère conforme aux habitudes des historiens arabes de cette époque. Ceux-ci se souciaient fort peu d'explications déduites selon le genre de logique cher au XX[e] siècle, et ne prévoyaient aucunement, on peut en être sûr, les exigences de la méthode critique, instaurée par les Orientalistes modernes (2).

Raisons qui empêchèrent vraisemblablement Mohammed de désigner son successeur.

Nous avons dit notre pensée sur la vanité de la logique moderne, appliquée aux Livres de l'Orient. Nous répondrons cependant en employant hypothétiquement cette même mé-

(1) Casanova, « Mohammed et la fin du monde », p. 8.

(2) On en trouve une preuve indiscutable dans le fait que ces auteurs ne se sont jamais préoccupés des contradictions (au point de vue de la logique européenne), que peuvent contenir leurs ouvrages.

Certains d'entre eux, tels qu'Ibn Sâad, nous offrent souvent trois ou quatre versions contradictoires du même fait, sans prendre parti pour les unes ou pour les autres.

thode, pour rechercher les motifs qui empêchèrent Mohammed de désigner son successeur. Indépendamment de ceux, *très sérieux*, qu'indique Ibn Khaldoun et qu'à notre avis, M. Casanova n'apprécie pas à leur véritable valeur (1), il en existe de fort simples.

Examinons en effet les insurmontables difficultés en face desquelles se trouvait le Prophète, quant à la désignation de son successeur : sur lequel, parmi tant de parents et de compagnons également dévoués et méritants, lui était-il possible de porter son choix, sans risquer de se montrer injuste envers les autres, de soulever de dangereuses jalousies, et de créer un précé-

(1) Casanova, « Mohammed et la fin du monde ». p. 10 et 11. — D'après Ibn Khaldoun : « C'est une erreur de considérer l'imamat (ou le Khalifat), comme une des colonnes « de la religion ; en réalité, c'est un office institué pour « l'avantage général, sous la surveillance du peuple. S'il « était une des colonnes de la Religion, le Prophète aurait « eu soin d'en déléguer les fonctions à quelqu'un, de même « qu'il l'avait fait pour la prière publique, dont il confia « la présidence à Abou Bakr, et il aurait ordonné de publier « le nom de son successeur désigné, ainsi qu'il l'avait déjà « fait pour le chef de la prière. Les compagnons de Mohammed « reconnurent Abou Bakr pour Khalife à cause de l'analogie « qui existait entre les fonctions de Khalife et celles de chef « de la prière : « Le Prophète, dirent-ils, l'avait choisi pour « veiller à nos intérêts spirituels ; pourquoi n'en voudrions-« nous pas pour veiller à nos intérêts mondains ? » Ibn Khaldoun, Prolègomanes, traduction de Slane, t. I, p. 131.)

L'opinion d'Ibn Khaldoun est partagée par tous les musulmans que nous avons questionnés à ce sujet.

dent qui ferait loi après sa mort, pour la nomination des Khalifes? Ce précédent, mal interprété, pouvait engendrer les conséquences les plus funestes, car l'autorité du Prophète y serait attachée. Ses paroles à Fathima, sa fille chérie : « Travaille, et ne compte pas (qu'il te suffise « d'être la fille du Prophète) », et bien d'autres traditions nous donnent à penser qu'il n'était guère partisan d'une transmission du pouvoir basée sur les liens de parenté et qu'il eût craint d'encourager le népotisme en choisissant son successeur parmi les membres de sa famille. D'autre part, comment aurait-il pu écarter, pour cette seule raison, des hommes tels que ses beaux-pères Abou Bakr et Omar, ou ses gendres, Ali et Otsmane, qui étaient les quatre personnages les plus considérables de l'Islam?

Une autre difficulté, non moins grave, devait se présenter à l'esprit de Mohammed. Il lui était impossible de se choisir un véritable successeur, car, c'eût été lui conférer le titre de Prophète, Or, il devait être le « *Sceau* », c'est-à-dire le *dernier* des Prophètes. Il ne pouvait donc nommer qu'un *Khalife*, c'est-à-dire un *lieutenant*. Ce lieutenant, désigné par lui, ne s'énorgueillirait-il pas d'une pareille investiture, au point d'être un jour tenté de s'attribuer le titre de prophète, ce qui constituerait pour l'Islam un redoutable danger?

L'on voit donc que, si la non-désignation d'un Khalife offrait quelques inconvénients, la désignation expresse en eût inévitablement entraîné de bien plus graves.

Dans ces conditions, Mohammed ne pouvait que s'abstenir, et compter sur les enseignements qu'il avait maintes fois donnés à ses disciples, afin de leur inspirer, après sa mort, les décisions les meilleures pour le salut de l'Islam. Ne leur avait-il pas fait cette recommandation : « Lorsque « vous ne trouverez pas la solution d'une difficulté dans le Corane, cherchez-la dans les « enseignements du Prophète, et lorsque vous « ne la trouverez pas dans les enseignements du « Prophète, cherchez à déduire, de son avis « dans des cas analogues, l'avis que vraisemblablement il vous eût donné, pour résoudre la « difficulté » (1).

C'est ce que firent les Croyants : ils élurent Abou Bakr, parce que, celui-ci ayant été dési-

(1) « Lorsque le Prophète envoya Moâdz ben Djabala « comme missionnaire au Yamen, il lui demanda quelle loi « il prendrait pour guide : « La loi du Corane », répondit « Moâdz. — Et si tu n'y trouves pas les principes néces- « saires ? — Alors j'agirai d'après l'exemple du Prophète. — « Mais s'il manque ? — Alors, je ferai une comparaison et « j'agirai en conséquence. » — Mohammed applaudit cha- « leureusement à l'intelligence de son disciple, et des déduc- « tions très importantes ont été tirées par suite de son « approbation au *système d'analogie.* » (Stanley Lane Poole, « Le Koran, sa poésie et ses lois », pages 104-105.)

gné comme Iman par Mohammed trop malade pour diriger la prière, ils pensèrent qu'il l'eût choisi de même, comme Khalife. Ils élurent ensuite Omar, pour des raisons du même genre, puis Otsmane, puis Ali ; et on doit reconnaître que Mohammed lui-même n'aurait pu mieux choisir, car ces quatre premiers Khalifes portèrent immédiatement l'Islam au comble de la puissance et de la gloire.

De la non-désignation par le Prophète d'un khalife, pour le remplacer, résultèrent donc, tout d'abord, de très grands avantages, et comment croire qu'un psychologue aussi clairvoyant ne les eût pas prévus ? Ce fut le népotisme, si âprement combattu par lui et remis en honneur par les Ommyades qui, en dépit de la splendeur à laquelle ces derniers élevèrent la civilisation arabe devait être une des causes déterminantes de la décadence future.

De l'authenticité des versets suspectés par M. Casanova.

Si le lecteur admet les explications ci-dessus exposées, il ne lui restera plus guère de motifs pour douter de l'authenticité des versets suspectés par M. Casanova, car *le faux devient*

inutile. Poursuivons cependant jusqu'au bout l'examen de cette dernière thèse :

A quelle occasion ces versets auraient-ils été inventés et ajoutés au Corane, d'après M. Casanova ? A l'occasion de la mort du Prophète à laquelle beaucoup de musulmans refusaient de croire : « Non ! il n'est pas mort, s'écriait Omar ; « il est allé visiter Son Seigneur, comme Moïse « qui disparut pendant quarante jours. Il nous « sera rendu, comme Moïse l'a été. Que l'on « coupe les mains et les pieds des traîtres qui « prétendent qu'il est mort ! » Alors intervint Abou Bakr et, par trois fois, il ordonna à Omar de se taire ; celui-ci, ayant refusé d'obéir, les assistants l'abandonnèrent pour se grouper autour d'Abou Bakr qui leur dit : « O Croyants ! « si vous adoriez Mohammed, apprenez que « Mohammed est mort. Mais, si vous adorez « Allah, sachez qu'Allah est vivant, car Il ne « meurt pas. Allah le Très-Haut a dit dans le « Corane : *Mohammed n'est qu'un Envoyé; « d'autres Envoyés sont morts avant lui; s'il « mourait ou s'il était tué, retourneriez-vous en « arrière?* (1) ». « *Certes tu mourras (ô Mohammed), « et eux également, ils mourront* (2) ».

« De ces versets, et particulièrement du *dernier*,

(1) El Corane, t. III, p. 138.

(2) El Corane, chap. XXXIX, p. 31.

« si explicite, dit M. Casanova, nul n'avait le « moindre souvenir ; mais Abou Bakr avait « été surnommé par le Prophète lui-même, « Es Seddiq », « le Véridique » ; il n'y avait qu'à « s'incliner. »

Et l'auteur conclut : « Ainsi, une parole aussi « caractéristique était inconnue des Compa- « gnons du Prophète !... Ne sommes-nous donc « pas autorisés à soutenir que le *second verset*, « *au moins, a été créé de toutes pièces* (1) après « la mort de Mohammed, et à cause de sa mort ? « Que se passa-t-il réellement ? Les auditeurs « se firent-ils les complices bénévoles de cette « pieuse fraude, comprenant très bien les hautes « raisons politiques qui la motivaient ?...

« Ce ne sont pas les historiens arabes qui peu- « vent nous renseigner là-dessus, et nous devons « nous contenter du précieux aveu qui leur « échappa. Joint aux phrases que nous avons « citées et qui sont aussi des aveux inconscients, « il prouve surabondamment que les premiers « Musulmans considéraient leur Prophète comme « étant le dernier de tous, celui qui devait pré-

(1) Notons que M. Casanova hésite à traiter le *premier* verset de faux. Or, nous verrons tout à l'heure que c'est sur ce verset *seul* que s'appuient les plus anciennes traditions. L'argumentation de M. Casanova, basée sur la citation du *second* verset, s'écroule donc tout entière, si nous prouvons que cette citation n'avait pas été nécessaire et qu'Abou Bakr n'y avait pas eu recours.

« sider au jugement dernier (1)... Lui mort, « il fallait que l'union intime énoncée par le « Prophète entre sa venue et la fin du monde « fût dissimulée ou niée, sous peine d'anéantis- « sement pour la nouvelle foi (2) ».

Réponse : Il est certain que, même en suivant sur le visage du Prophète les progrès du mal qui devait l'emporter, et malgré toutes les paroles par lesquelles celui-ci annonçait sa fin prochaine, les musulmans se refusaient à envisager la possibilité de la disparition de leur guide inspiré. Jusqu'à la dernière minute, ils conservèrent l'espoir, et, l'issue fatale s'étant produite, la plupart ne voulurent point y croire.

Mais le même fait ne s'est-il pas produit pour bien d'autres grands hommes, sans même qu'il y eût à cela des raisons religieuses ? La plupart

(1) Casanova, « Mohammed et la fin du monde », p. 19 et 20.

(2) Casanova, « Mohammed et la fin du monde », p. 8. — A son tour, le Père Lammens raille cette thèse dans ces termes : « La tradition essaie longuement de faire croire « qu'on ne pouvait s'habituer à la mort de Mohammed. « C'est la théorie utilisée par M. Casanova. » (Lammens. « *Fatima* », p. 109, en note). — Exemple typique de l'amusant désaccord auquel la méthode critique conduit les orientalistes : de ces deux savants, admirablement documentés sur ce sujet, l'un accuse la tradition d'avoir commis des faux pour prouver que les Musulmans avaient facilement admis la mort du Prophète, et l'autre plaisante la même tradition sur la vanité des efforts auxquels elle se serait livrée, pour prouver que les Musulmans ne voulaient pas croire à cette mort !

des « Grognards » de l'Empire ne refusèrent-ils pas obstinément de croire à la mort de Napoléon et ne conservèrent-ils pas l'espoir de le revoir, jusqu'au moment de leur propre mort ? Il n'y a là qu'un fait très normal, très humain, accentué peut-être par le sentiment religieux.

Et ce qui prouve combien cette idée était facile à déraciner, c'est l'instantanéité avec laquelle elle fut oubliée, sans la moindre protestation.

En premier lieu, un certain nombre de fervents musulmans, parmi lesquels El Moghaira ben Chôba, avaient parfaitement admis la mort de Mohammed, *avant l'arrivée d'Abou Bakr* (1). C'est à eux que s'adressaient les menaces d'Omar. Et cela suffit pour prouver que « l'idée de l'union intime entre la venue du Prophète et la fin du

(1) Ibn Sâad. « Thabaquate, t. II, p. 54 : « Omar et El « Moghaïra étant entrés dans la chambre mortuaire et « ayant soulevé le voile qui recouvrait le visage du Pro- « phète, Omar s'écria : « Dans quel profond évanouissement « est plongé le Prophète ! » et il se retira ; lorsqu'il fut « arrivé à la porte, El Moghaïra lui dit : « O Omar, *le Pro-* « *phète est mort* ! sur lui le salut et la bénédiction d'Allah ! » « — Tu mens ! répliqua Omar... ». Or, on ne peut douter de la sincérité religieuse d'El Moghaïra ben Chôba qui était un des Compagnons les plus dévoués de Mohammed : il menaça son oncle Oroua de lui trancher la main qu'il avait eu l'audace de poser sur la barbe du Prophète (Ibn Hicham, t. II, p. 744). Et il jeta sa bague dans la tombe du Prophète, pour, en la ramassant, être le dernier à contempler le visage de l'Elu d'Allah, avant que ce visage fût recouvert par la terre. (Ibn Hicham, t. II, p. 1020.)

monde » n'était pas un article de foi unanimement accepté, comme le soutient M. Casanova (1).

Ensuite, tous les assistants abandonnèrent Omar, lequel prétendait que le Prophète n'était pas mort, pour se grouper autour d'Abou Bakr, avant même qu'il eût récité les fameux versets.

Enfin, lorsqu'il les eût récités, personne n'éleva la moindre objection, car tous étaient absolument convaincus qu'Abou Bakr était incapable de commettre un sacrilège aussi grave que celui d'introduire un faux dans le Livre Révélé par Allah.

Et pourtant, les passions politiques étaient, à ce moment, surexcitées au suprême degré. Et si le moindre soupçon eût été possible, il se fût aussitôt manifesté avec la dernière violence. Omar venait d'être réprimandé en public, avec rudesse, par Abou Bakr, et il n'était guère patient de sa nature ; or, que dit-il : « Aussitôt que j'en-
« tendis Abou Bakr réciter ces versets, je sentis
« mes jambes se dérober sous moi, et je m'abattis
« sur le sol, car je venais de comprendre que réel-
« lement le Prophète était mort ! (2) »

Sâad ben Obada, le candidat au khalifat, soutenu par les Madinois, eût-il hésité à dénoncer son rival Abou Bakr, pour le déshonorer à jamais,

(1) Casanova, « Mohammed et la fin du monde », p. 8.

(2) Ibn Hicham, « Sirat er Rasoul », t. II, p. 1012 et 1013 et Ibn Sâad, « Thabaquate », t. II, 2, p. 54 et suivantes.

s'il avait eu la moindre chance de le surprendre en flagrant délit de falsification du Corane ?

Et le loyal Ali, qui n'eut guère à se louer des partisans d'Abou Bakr, aurait-il consenti à supporter le fardeau d'une telle complicité ?

Il nous semble que M. Casanova fait trop bon marché de la réputation si bien établie d'Abou Bakr *le Véridique*. Pour qu'un pareil faux fût vraisemblable de la part d'Abou Bakr, il faudrait préalablement admettre que celui-ci ne croyait aucunement à la Révélation Divine du Corane. Or, comme il ne pouvait le réciter sans pleurer d'émotion (1), ce serait prétendre qu'il aurait joué la comédie de la sincérité avec assez d'adresse pour avoir trompé, du premier au dernier jour, un homme aussi clairvoyant que le Prophète. Il faudrait en outre qu'Ali, Omar et tous les grands personnages ou historiens de l'Islam (dont certains étaient les adversaires d'Abou Bakr), eussent été pareillement aveuglés sur le véritable caractère de ce dernier. N'est-il pas hasardeux d'émettre, au XXe siècle, la prétention de connaître le premier khalife mieux que ne le connaissaient ses propres contemporains ? (2).

(1) El Bokhari, « Traditions islamiques », traduction de Hondas, t. I, p. 241.

(2) Le savant Dozy est d'un avis *diamétralement opposé* à celui de M. Casanova, au sujet du caractère d'Abou Bakr. Loin de voir en lui un politicien ambitieux et retors, il le

En réalité, nous nous trouvons une fois de plus en présence d'une erreur d'appréciation occidentale, par compréhension trop littérale puis grossissement démesuré d'une observation sans importance faite par des historiens arabes.

Examinons la version que nous donne Ibn Hicham (le plus ancien des historiens relatant cet événement), d'après la tradition d'Abou Horeïra (1). Dans son récit, Ibn Hicham ne cite qu'*un seul verset, le premier*, lequel, joint aux observations personnelles d'Abou Bakr, suffit pour que tous fussent instantanément convaincus de la mort du Prophète.

représente comme un homme sans originalité personnelle, ne devant ses succès qu'à une conviction inébranlable et à une fidélité absolue aux volontés du Prophète. C'est ainsi qu'Abou Bakr décida la lointaine expédition de Syrie, pour satisfaire à la dernière volonté de Mohammed, malgré l'opposition des notables musulmans, qui faisaient remarquer le danger immédiat couru par El Madina, entourée de tribus révoltées. Comme ces notables le suppliaient de renoncer à cette expédition, ou, du moins, de traiter auparavant avec les apostats et les rebelles : « Dût El Madina être sac« cagée, s'écria Abou Bakr, j'exécuterai la volonté du Pro« phète! La loi de l'Islamisme est une et indivisible et n'admet « pas de distinction entre les préceptes. » Devant cette décision irrévocable du Khalife, les notables s'inclinèrent et Omar proclama : « Abou Bakr a plus de foi à lui seul que nous tous ensemble .» (Dozy. « *Les Musulmans d'Espagne* », t. I, p. 31 et 32). Cette anecdote peint admirablement le caractère véritable d'Abou-Bakr, et elle est confirmée par le fait même de l'expédition en Syrie, réalisée en des circonstances aussi défavorables.

(1) Abou Horeïra était un des Compagnons les plus intimes du Prophète.

Et Ibn Hicham ajoute : « Ce verset était « jusqu'alors ignoré des gens (« en nas », c'est-à-« dire de la foule). Notons en passant que cela ne signifie pas implicitement que ce verset fût ignoré de l'élite, c'est-à-dire des Compagnons du Prophète ; ceux-ci l'avaient simplement oublié, dans une pareille angoisse, car ils le connaissaient depuis longtemps, ainsi que nous le prouverons tout à l'heure.

Une constatation *capitale* à retenir, dans cette version (confirmée par celle d'Ibn Abbas, le cousin du Prophète), *c'est qu'Abou Bakr n'aurait récité qu'un seul verset, le premier* (1), lequel verset fut aussitôt répété par tous les assistants

(1) Le témoignage d'Abou Horeïra, d'après lequel Abou Bakr n'aurait récité que *le premier verset,* est corroboré par celui d'Ibn Abbas, le cousin du Prophète, qui fait autorité. Nous trouvons ce témoignage reproduit par Ibn Sâad (« Thabaquate », t, II, 2, p. 56).

D'ailleurs, si Abou Horeïra, qui a dû assister à cette scène, au premier rang, et qui tirait vanité de sa prodigieuse mémoire, fut parfois plaisanté sur sa tendance à raconter *plus* qu'il n'avait vu ou entendu, jamais il n'a encouru le reproche de raconter *moins.* Il est donc certain que s'il avait entendu Abou Bakr réciter le *second verset,* si caractéristique, il se serait empressé de le rapporter.

Enfin, la concordance à ce sujet de son témoignage rapporté par Ibn Hicham avec celui que nous donne Ibn Sâad, fait écarter toute supposition d'oubli de la part du premier auteur.

Ibn Hicham cite les paroles d'Abou Horeïra d'après Ibn Ishaq, Ez Zohri et Sâïd ben el Mosïeb ; et Ibn Sâad, d'après Abou Bakr ben Abd Allah, Sliman ben Bilale, Mohammed ben Abd Allah El Taïmi, Chahab Ez Zohri et Sâïd ben el Mosïeb.

consternés et ne conservant plus le moindre doute sur la mort de Mohammed.

Les versions les plus anciennes et les plus sérieuses ne mentionnant pas la citation du *second verset,* nous pouvons en conclure d'une façon irréfutable, que cette citation était *complètement inutile.* Il n'existait donc plus, à ce moment, aucune raison pouvant pousser Abou Bakr à commettre un sacrilège aussi dangereux que celui d'inventer ce verset et de l'introduire dans le Corane.

De ce fait, la théorie de M. Casanova *(basée sur l'invention par Abou Bakr de ce verset et ne contenant plus aucun autre argument capable de faire douter de sa parfaite authenticité)*, s'écroule tout entière (1).

Quant au premier verset, dont M. Casanova lui-même hésite à nier l'authenticité (2) et qui, suivant Ibn Hicham, était ignoré de la *foule,* nous trouvons, dans le même Ibn Hicham (ainsi que dans Ibn Sâad), la preuve que, *depuis longtemps,*

(1) La citation du second verset a dû être ajoutée au récit par des historiens qui furent frappés de la concordance de ce verset avec la situation. La tradition d'après laquelle ce second verset aurait été récité, est attribuée à Aïcha qui n'assistait pas à la scène, étant occupée, avec les autres femmes, à veiller le corps du Prophète, dans la chambre mortuaire. Même si cette tradition était authentique, elle n'aurait pas la valeur de celles que l'on doit aux deux témoins oculaires : Ibn Abbas et Abou Horeïra.

(2) Voir plus haut, note 3 de la p. 22.

il était connu des musulmans éclairés. En effet, ces auteurs nous apprennent (1) que ce verset avait été révélé à l'occasion d'un des plus graves événements du début de l'Islam, la bataille de Ohod, *à laquelle il s'applique indiscutablement.*

Pendant cette bataille, le bruit de la mort du Prophète s'étant répandu, les musulmans affolés avaient commencé à se débander et à s'enfuir. Puis, la sinistre nouvelle ayant été démentie, ils avaient repris courage et repoussé les idolâtres. Or c'est précisément à cette défaillance momentanée que fait allusion ce passage du verset : « *Si Mohammed mourait ou s'il était* » *tué (dans une bataille), retourneriez-vous en* « *arrière?* » Dans la même sourate, d'ailleurs, le verset cité par Abou Bakr est *encadré et intimement lié avec dix-neuf autres versets,* qui répondent à chacun des incidents du mémorable combat de Ohod (2).

Ce qui précède suffit, pensons-nous, pour prouver d'une façon définitive, que ce *premier verset est bien une citation* extraite d'une sourate ancienne et très connue, et non une invention sacrilège, inspirée à Abou Bakr par les circonstances critiques qui suivirent la mort du Prophète.

(1) Ibn Hicham, « Sirat er Rasoul », t. II, p. 597 et Ibn Saâd. « Thabaquate », t. II, chap. 1er, p. 32.

(2) El Corane, t. III, p. 133 à 153.

Pour rendre acceptable la thèse de M. Casanova, un grand nombre d'autres récits de la Sira et même de versets du Corane, sur la véracité desquels jusqu'ici, aucun soupçon ne s'est élevé, devraient également être considérés comme inventés de toutes pièces. La liste de ceux que nous avons étudiés à ce sujet est loin d'être complète ; mais ne comporte-t-elle pas déjà beaucoup trop de sacrifices pour la gloire de cette *méthode critique* dont les résultats sont si minces, dès que les savants l'emploient à une bseogne qui n'est pas de son ressort, dans l'Histoire orientale.

Que les orientalistes s'en servent pour détruire les légendes calomniatrices créées par le fanatisme religieux, pour contester, au nom de la Science, l'authenticité des miracles (se trouvant ainsi, pour ceux de Mohammed, en plein accord avec le Corane), ou pour écarter certaines traditions trop manifestement tendancieuses, ou encore pour rétablir des dates erronées et réaliser quelques autres rectifications de ce genre, rien de mieux.

Mais le savant qui veut regarder l'histoire et surtout l'histoire de l'Orient à la lumière de *la logique rationnelle,* pour discuter et reconstituer cette histoire, ressemble à un aveugle qui veut ratiociner sur les couleurs et retoucher les tableaux des grands maîtres.

Cette logique, en effet, est totalement impuissante à percevoir le moindre rayon émanant des forces mystiques, affectives et collectives par lesquelles l'histoire est créée, ainsi que le constate le Dr G. Le Bon, avec tant de clairvoyance : « Dirigés uniquement par la logique rationnelle, « dans leurs investigations, les savants veulent « toujours la voir conduire le monde, et s'indi- « gnent dès que les phénomènes semblent échap- « per à son influence. Ils oublient ainsi qu'à « côté des lumières intellectuelles, existent des « forces affectives, mystiques et collectives, sans « parenté avec l'intelligence. Chacune d'elles pos- « sède sa logique spéciale, très différente de la « logique rationnelle. Cette dernière bâtit la « science, mais ne crée pas l'histoire (1) ». Montaigne, lui aussi, a délicieusement raillé l'impuissance des « logiciens » en histoire : « Ceux qui « s'exercent à contreroller les actions humaines « ne se trouvent en aucune partie si empeschez « qu'à les r'appiesser et mettre à même lustre : « car elles se contredisent communément de si « estrange façon qu'il semble impossible qu'elles « soient parties de mesme boutique (2) ».

(1) G. Le Bon, « Enseignements psychologiques de la guerre européenne », p. 5.

(2) « Essais » de Michel de Montaigne, t. II, chap. 1er, p. 1.

TRADUCTION NOUVELLE DE CERTAINS MOTS ARABES.

Ajoutons une observation au sujet de la tendance à attribuer à certains mots arabes, un sens qu'ils n'ont jamais eu chez les Arabes, tendance que M. Casanova semble partager avec beaucoup d'orientalistes modernes.

Prenons l'exemple le plus frappant : M. Casanova traduit les mots : « En Nabi el Oummi » (1) par « le Prophète *populaire* », et il insiste dans ces termes : « Je traduis le mot « *Oummi* » du texte par « *populaire* », comme dérivant du mot « *Oumma* », « *peuple* » (2).

C'est un véritable gallicisme : en français, le mot *populaire* signifie : « ayant les *manières du peuple* » ou « *possédant les faveurs du peuple* ». En arabe, le mot « Oummi » ne garde jamais trace de cette racine autrement qu'avec le sens : « *Issu du peuple illettré* » ou, dans le Corane « *du peuple qui n'a pas encore reçu de Livre Révélé* » (c'est-à-dire du peuple arabe avant l'Islam (3), par

(1) El Corane, t. VII, p. 156.

(2) Casanova, « Mohammed et la fin du monde », p. 76 et note de la même page.

(3) El Corane, t. LXII, p. 2.

opposition avec « les gens du Livre (c'est-à-dire les juifs et les chrétiens).

Mais la signification la plus fréquente vient d'un autre mot, de même racine, le mot « Oumm », « mère ». Il s'applique alors à l'homme qui est, en quelque sorte, « *tel qu'il est sorti du sein de sa mère* », en ce sens qu'il ne doit ses connaissances qu'à son *atavisme* et à son *intuition*, et, dans le cas du Prophète, à la *Révélation;* par opposition à l'homme qui doit ses connaissances à l'*école* et aux *livres*. Le mot « Oummi » est alors traduit, un peu arbitrairement, par « *illettré* ». Ce sens est nettement précisé dans ce vers d'un poème célèbre du Chikh el Bousiri, en l'honneur du Prophète.

« Kafaka bil îlmi « *oummïi* » moâdjizatane.
« Fil djahiliati oua' ttadibi fil outomi » (1). (« Qu'il « te suffise, en fait de miracle, de voir tant de « science chez un « *illettré* », au temps de l'igno- « rance, et tant d'éducation chez un orphelin « c'est-à-dire chez Mohammed, illettré et orphe- « lin. »)

C'est dans ce sens que le qualificatif en question est appliqué généralement au Prophète ; et il sert ainsi à prouver l'origine divine du Corane par le fait même que la magnificence du langage, devant lequel les plus célèbres poètes de l'Arabie

(1) Chikh el Bousiri, « Bourdat el Mediha », 150e vers.

s'avouèrent vaincus, ne pouvait provenir que d'Allah seul et non du « *Prophète illettré* ».

Nous ne voyons pas les avantages que M. Casanova peut tirer de sa nouvelle traduction ; mais au moins, avec la haute probité de cet auteur, nous sommes assurés que le but poursuivi était exclusivement scientifique. Dans des cas analogues, les intentions de certains autres orientalistes ont peut-être été moins innocentes.

Exemple : Dans le Corane, Allah dit aux anges : « *Inclinez-vous* (Sedjoudou), devant Adam », c'est-à-dire devant la supériorité de l'homme (1). Or, le célèbre Kasimirski a traduit : « *Adorez* Adam ! » (2), traduction qui constitue une *monstruosité*, au point de vue du dogme musulman, condamnant comme le pire des péchés, toute adoration et même tout culte ne s'adressant pas exclusivement à Allah l'Unique. Et cela M. Kasimirski le savait fort bien. Il n'ignorait pas non plus quel contre-sens il commettait, au point de vue de la langue arabe, puisque, plus loin, il a traduit très correctement cette même phrase, répétée, mot pour mot, dans les sourates VII, XVII, XVIII et XX (3). Il est donc évident qu'en *inventant* cette variante « sacrilège », il

(1) El Corane, t. II, p. 37.

(2) Le Koran, traduction nouvelle faite sur le texte arabe, par M. Kasimirski, p. 60.

(3) Kasimirski, « Le Koran », p. 118, 225, 235, 255.

espérait imprimer au Corane (dont le monothéisme est tellement pur qu'il paraît trop «étroit» au Père Lammens) une teinte d'anthropolâtrie. Et c'est d'après cette traduction, si mesquine comme expression, si souvent inexacte et tendancieuse, qu'est jugé en France, le livre incomparable de l'Islam.

Dans le même genre, nous citerons, pour terminer, les explications erronées et malveillantes envers l'Islam, que prodigue M. Léon Roches, ancien interprète en chef de l'armée d'Afrique, dans sa narration mélodramatique d'un voyage à Mekka (1).

En ce qui concerne cet auteur, la réfutation est aisée : le récit de son très long voyage, de Suez à Yambo, El Madina, Mekka, Thaïf et Arafa, récit qu'il affirme avoir *écrit exclusivement d'après ses notes de route* (2), *n'est pas de lui.*

En effet, il ne s'y rencontre *pas un seul détail descriptif* de personnages, de paysages ou de monuments, *pas un seul renseignement* religieux, historique ou géographique, qui ne soit indiscutablement et *entièrement plagié* dans le livre du très sincère Burckhardt, mort en bon musulman, au Caire, après son pèlerinage aux Lieux

(1) Léon Roches, « Dix ans à travers l'Islam ».

(2) Léon Roches, « Dix ans à travers l'Islam », p. XI (préface), p. 283, 344, 345, 371.

Saints de l'Islam (on voit encore aujourd'hui sa tombe, dans le cimetière de Bab el Fotouh) (1).

M. Léon Roches s'est contenté d'agrémenter le récit de Burckhardt, trop sérieux évidemment, à son gré, avec quelques aventures romanesques, telles que : sa rencontre avec de charmantes bédouines, à un puits ; sa rencontre avec d'affreux brigands, à un autre puits, et surtout l'effroyable danger couru par lui, à la cérémonie de l'Arafa...

Il y joint aussi des réflexions hostiles à l'Islam et le magnifique contre-sens que voici : après avoir décrit (toujours en plagiant Burckhardt) l'enceinte grillée qui entoure la tombe du Prophète et qui s'appelle *Hodjra,* il a la malencontreuse idée d'ajouter : « *En souvenir de la fuite du Prophète;* de là vient le mot *hégire* (ère musulmane) (2) ». Il confond ainsi deux mots qui n'ont aucun rapport ni comme sens, ni comme racine, ni comme orthographe : *hodjra (enceinte)* et *hidjra (émigration)* !

On comprend facilement que Léon Roches ait hésité pendant 42 *ans* (3) avant de publier la

(1) « Er Rihalate el Hidjazia » de Mohammed el Batanouni.

(2) Léon Roches, « Dix ans à travers l'Islam », p. 284.

(3) Le voyage de Burckhardt eut lieu en 1814. Son livre « Voyages en Arabie », écrit en anglais, fut traduit en français et publié en 1835, c'est-à-dire six ans avant le départ de Léon Roches pour Mekka, en 1841. Le livre de Léon Roches fut publié en 1884, pour la première fois. Les seules

relation d'un voyage sur l'authenticité duquel peuvent s'élever de si graves soupçons.

CONCLUSION

Après ces diverses observations, nous nous en voudrions de ne pas rendre à l'œuvre de M. Casanova un hommage d'admiration justement mérité; non seulement au point de vue général, et à cause de la noble impartialité et de la très sûre érudition de l'auteur, mais encore pour la beauté du style et de la pensée. Nous admirons également la remarquable clairvoyance avec laquelle il

différences entre les deux textes consistent dans le changement de quelques mots, fait par Léon Roches pour tâcher de dissimuler son plagiat ; ainsi, il remplace le terme « *prosternation* », qui est *juste*, par le terme « *génuflexions* » qui est *faux*, quand il s'agit de la prière musulmane ; il convertit en *mètres* les mesures indiquées en *pieds* ; il adapte à la prononciation arabe occidentale les mots écrits par Burckhardt avec la prononciation orientale ; enfin, il raconte les étapes en sens inverse. Peines perdues : des rencontres aussi continues et aussi précises, entre deux textes, ne pourront jamais être attribuées au hasard ; car, dans ce cas, le « *hasard* » deviendrait un extraordinaire « *miracle* ». Notons qu'elles n'existent nulle part chez les autres auteurs, Arabes ou Européens, tels que : Burton, Snouck Hurgronje, Courtellemont, Ibn Djobir, El Batanouni, Ben Cherif, etc... qui ont décrit les mêmes lieux saints de l'Islam.

apprécie le génie du Prophète et les qualités de l'âme arabe (1).

Les contradictions flagrantes entre certaines pratiques de l'Islam moderne et la pure doctrine de Mohammed ont évidemment frappé M. Casanova et lui ont inspiré son livre, où il les discute avec de doctes et plausibles arguments. La seule erreur, selon nous, a été de remonter trop loin et trop haut. L'auteur aurait dû laisser hors de cause les quatre premiers khalifes, car, sous leur règne, l'Islam fut véritablement l'Islam intégral du Prophète.

(1) Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire ce beau et courageux passage d'une œuvre de M. Casanova : « Nous croyons les Musulmans incapables d'assimiler notre « pensée, et nous oublions cette merveilleuse parole de leur « Prophète, qui a été le phare lumineux de leur première « civilisation : « La science est supérieure à la foi ». Quel « chef de religion, quel grand prêtre a osé prononcer un mot « si hardi, lequel est aujourd'hui le « credo » de notre monde « intellectuel, alors que le temps n'est pas loin où il eût « paru un blasphème à la grande masse des esprits cul- « tivés ?... En sorte que l'on peut dire que l'axiome le plus « net de la liberté de penser, qui laisse bien loin derrière lui « les propositions d'un Luther et d'un Calvin, a été énoncé « par un Arabe de notre VIIe siècle, fondateur de cet Isla- « misme que tant de nous prétendent arriéré irrémédiable- « ment. » (Casanova, « L'Enseignement de l'arabe au Collège « de France », p. 10.)

Nous conseillons à nos frères musulmans la lecture de cette brochure tout entière ; ils seront certainement très émus des termes dans lesquels furent célébrés, devant le public du Collège de France, le génie de notre Prophète et la beauté d'une civilisation dont il fut le promoteur.

CHAPITRE IV

Critique de l'argument « e silentio »

Pour déterminer avec quelque justesse la somme de vérité que contiennent les récits de la *Sira,* le savant orientaliste disposerait d'un excellent moyen : ce serait de se livrer à l'étude « d'après nature », des Arabes musulmans du désert ; chez eux, il assisterait à des événements qu'il entendrait ensuite raconter suivant *les méthodes du récit arabe,* demeurées identiques depuis l'hégire. Puis, à l'aide de la comparaison entre la réalité et l'interprétation arabe, dans le présent, ce savant pourrait dégager, d'une façon approximative, ce que l'interprétation arabe contient de réalité, dans le passé.

Relever toutes les erreurs dues à une complète incompréhension du caractère oriental, ainsi

qu'à une naïve confiance dans certains procédés, soi-disant scientifiques, serait une tâche fastidieuse. Aussi, au risque de laisser notre étude à l'état d'ébauche, terminerons-nous nos critiques par celle d'un argument hasardeux et simpliste, dont abusent certains orientalistes modernes : l'argument « *e silentio* ».

Sous prétexte qu'une tradition n'est pas relatée dans les ouvrages les plus anciens qu'ils connaissent, ces savants concluent immédiatement qu'elle est apocryphe. C'est là un argument ultra-moderne, un argument de savants habitués à voir gâcher le papier en telles quantités que des forêts entières ont disparu, pour en fournir la matière. Que le fait actuel le plus insignifiant ne soit pas relaté sur mille feuilles, pour le moins, cela paraît, de nos jours, invraisemblable. Il en était autrement, à l'époque de l'hégire. L'écriture arabe venait à peine de naître, et les matières pouvant lui servir de support étaient extrêmement limitées. Les versets du Corane furent écrits, primitivement, sur des bandes de cuir, des omoplates de moutons, des lattes de palmier, etc... Quant au papyrus, d'une préparation délicate, il était rare en Arabie.

On ne peut donc s'étonner que, à cette époque, ce fût surtout à la prodigieuse mémoire des traditionnistes qu'était confié le soin de perpétuer

le souvenir des événements (1). L'écriture était employée, avant tout, pour ce qui ne pouvait souffrir la moindre altération comme, par exemple, les versets du Corane, ou pour ce qu'il était indispensable de faire connaître au loin, en raison de l'importance du sujet. Pour tout le reste, la tradition orale et l'exemple suffisaient. Il faudrait des volumes pour préciser les gestes rituels ou familiers qui réunissent les musulmans du monde entier dans l'imitation émue des gestes du Prophète. Or ces gestes, religieusement perpétués depuis treize siècles, de l'Atlantique au Pacifique, chez trois cent millions de croyants, sont presque exclusivement enseignés par l'exemple, entre les fidèles et dans le sein des familles.

Le fait qu'un historien ait négligé de relater une tradition, à une époque où les moyens de

(1) L'exemple des Evangiles est très instructif à cet égard : « Au milieu du IIe siècle, Papias, évêque d'Hierapolis, « homme grave, homme de tradition, qui fut attentif toute « sa vie à recueillir ce qu'on pouvait savoir de la personne « de Jésus, déclare, qu'en pareille matière, il donne la pré- « férence à la tradition orale sur les livres. Et il ne mentionne « que deux écrits existant à cette époque sur les actes et les « paroles du Christ.

« 1° Un écrit de Marc, interprête de l'apôtre Pierre, « écrit court, incomplet, rangé par ordre chronologique, « comprenant des récits et des discours, composé d'après les « renseignements et souvenirs de l'apôtre Pierre.

« 2° Un recueil de sentences écrit en hébreu, par Mathieu, « et que chacun a traduit comme il a pu. » (Eusèbe. « Histoire eccl. », t. III, p. 39, citation empruntée à « la Vie de Jésus » de Renan. Introduction, p. LI.)

le faire étaient aussi limités, n'implique donc nullement la preuve qu'il ignorait cette tradition. Il la négligeait parfois, par la raison même qu'elle était importante ; la sachant fixée dans la mémoire de tous, il préférait réserver la place dont il disposait à des détails d'une importance secondaire qui pouvaient être plus facilement oubliés. Nous voyons ainsi le célèbre Ibn Sâad négliger souvent des traditions primordiales, pour se complaire dans d'infimes détails ayant à ses yeux l'avantage d'être inédits.

Constatons, en outre, que nous sommes loin de posséder les sources les plus anciennes de la tradition. Nous ne connaissons l'histoire la plus ancienne et la plus célèbre du Prophète, celle d'Ibn Ishaq, que par l'abrégé qu'en a fait le disciple Ibn Hicham. Or des traditions qui manquent dans l'abrégé pouvaient fort bien figurer dans l'original.

Remarquons enfin que, pour ne pas prêter le flanc à ce genre de critique, tout livre devrait être une véritable encyclopédie. Si un auteur n'a eu l'occasion de parler que de la couleur bleue, dans un de ses ouvrages, aurons-nous le droit de conclure que son œil ne percevait ni le rouge, ni le jaune, ni le vert? »

Voici un exemple des mésaventures auxquelles s'exposent les partisans de l'argument

« *e silentio* ». Dans son «*Histoire des Arabes* », si moderne comme conception et comme documentation le professeur A. Huart qui a un faible pour ce genre d'argumentation, rejette « *a priori* » « les épisodes « de l'arbre qui se plaça devant la « caverne où s'étaient réfugiés le Prophète et « Abou Bakr ; de l'araignée qui tissa sa toile au « même endroit, pour détourner les soupçons de « ceux qui les poursuivaient ; et enfin l'épi- « sode de Soraqa ben Malik qui, chargé de rat- « traper les fuyards, sentit les pieds de son che- « val s'enfoncer dans le sol. »

Et M. Huart rejette tous ces épisodes en disant : « *Les sources les plus anciennes, Ibn* « *Hicham, Tabari, n'en font aucune mention* » (1).

Sans nous occuper du côté plus ou moins légendaire de ces épisodes, attachons-nous à la discussion des sources par lesquelles ils nous sont parvenus :

Dans Ibn Hicham, les épisodes de l'arbre et de l'araignée manquent, en effet, mais, *contrairement à l'affirmation de M. Huart, l'épisode de Soraqa ben Malik y est raconté, dans ses moindres détails* (2).

Nous n'avons pas eu l'occasion de vérifier si ces divers épisodes ont été omis par Tabari.

(1) Cl. Huart, « Histoire des Arabes », t. I, p. 120.
(2) Ibn Hicham, « Sirat er Rasoul », t. I, p. 331.

Admettons-le en principe, cela n'a pas d'importance, puisque, dans les « Thabaquates » d'Ibn Sâad, nous trouvons, minutieusement décrits, avec la liste des témoins honorables qui les ont rapportés, *les épisodes de l'arbre, de l'araignée, et, en plus, celui du nid construit par des pigeons sauvages à l'entrée de la grotte où le Prophète s'était réfugié* (1). Or Ibn Sâad est contemporain d'Ibn Hicham, c'est-à-dire, de *cent ans antérieur à Tabari* ; et son œuvre, extraite du célèbre ouvrage perdu d'El Ouaquidi, est autrement digne de foi, pour tout ce qui touche à Mohammed, que celle de Tabari, un Persan. Il ne reste donc plus à M. Huart qu'à rectifier son appréciation, pour ne pas se trouver en contradiction avec sa propre méthode.

Le cas que nous venons de signaler peut se reproduire pour toutes les conclusions tirées de l'argument « *e silentio* » ; ceux qui l'emploient s'exposent à voir leurs théories irrémédiablement renversées par le moindre oubli de leur part ou par la moindre découverte de documents inédits. Pour le prouver, nous opposerons l'un à l'autre deux des plus chauds partisans de cette méthode : le professeur Cl. Huart, dont nous venons de parler, et le docteur Snouck Hurgronje. Ce dernier, qui estime que l'argument

(1) Ibn Sâad, « Thabaquate », t. I, chap. 1er, p. 154.

« *e silentio* » est « *très fort* » (1), l'utilise pour rejeter radicalement toutes les traditions *Mekkoises* relatives à *Ibrahim* (Abraham), et aux traces du *culte monothéiste de ce prophète, dans le temple de la Kâaba*. D'après le docteur Snouck Hurgronje, ce ne serait *qu'après l'hégire*, en s'instruisant auprès des *rabbins juifs d'El Madina*, que Mohammed aurait songé à relier, par une adroite adaptation, les histoires de Mekka, de la Kâaba, et du pèlerinage de la Mouna, à celle d'Ibrahim, père d'Ismaïl, l'ancêtre des Arabes (2). Les seuls auteurs antérieurs à l'hégire, les poètes antéïslamiques, ne faisant aucune allusion à ces traditions dans leurs vers, le docteur Snouck Hurgronje conclut de ce « *silence* » à la non-existence de ces traditions avant cette date ; et il se vante d'avoir : « *renversé le château de cartes* « *où l'on avait logé ces* « *hanifs* » *antérieurs à* « *Mohammed, qui auraient professé la religion* « *d'Ibrahim* » (3).

Or, voici que M. Huart nous présente la découverte récente de poèmes *antéislamiques* qui, s'ils sont authentiques (ainsi que M. Huart

(1) S. Hurgronje, « Revue de l'Histoire des Religions », t. XXX, p. 68.

(2) S. Hurgronje, « Revue de l'Histoire des Religions », t. XXX, p. 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69.

(3) S. Hurgronje, « Revue de l'Histoire des Religions », t. XXX, p. 67.

nous l'affirme), démolissent de fond en comble la théorie du docteur Snouck Hurgronje, à son tour (1). En effet, l'auteur de ces poèmes « Ommeya ben Abi Çalt, qui était un Mekkois né à « Thaïf, ne croyait pas aux idoles... Il a mentionné dans ses vers les prophètes de l'Ancien « Testament et les *hanifs, secte d'Arabes qui « vivaient selon la religion d'Ibrahim* » (2).

Quant à nous, nous n'avions pas attendu cette découverte pour rejeter comme paradoxale la thèse du docteur Snouck Hurgronje (3). En effet, il existe contre elle des preuves encore plus convaincantes, dans le Corane lui-même. Une des sourates les plus célèbres, une des pre-

(1) Cl. Huart, « Histoire des Arabes », t. I, p. 100.

(2) Cl. Huart, « Littérature arabe », p. 24.

(3) Si le D[r] S. Hurgronje s'était contenté de protester contre l'importance exagérée attribuée à ces « hanifs », par nombre d'orientalistes qui en font des précurseurs du Prophète, nous serions entièrement d'accord avec lui. En effet, un des caractères les plus remarquables de la Mission de Mohammed fut son absolue *spontanéité*. Elle éclate, comme un coup de foudre, dans un milieu qui n'y était point préparé ; cela ressort avec une indiscutable évidence, de la lecture du Corane. D'ailleurs, la tradition qui nous révèle Ommeya ben Abi Çalt nous apprend en même temps que, malgré ces idées monothéistes, ce « hanif » fut l'ennemi acharné de l'Islam naissant.

Malheureusement, le D[r] S. Hurgronje a dépassé la mesure et, en niant radicalement les traditions hanifies, il a commis une erreur aussi grave que celle des savants qui leur ont attribué une importance capitale, pour donner satisfaction au besoin de logique en histoire.

mières qui furent révélées au Prophète, à Mekka, celle qui est intitulée « *les Qoraïches* », contient ces versets : « Qu'ils adorent le Seigneur de ce « Temple (la Kâaba), le Seigneur qui les a nour- « ris et préservés de la famine. Et qui les a déli- « vrés des alarmes » (1).

Le Seigneur de la Kâaba, mentionné dans le Corane, ne pouvant être qu'*Allah l'Unique*, voilà déjà la preuve irréfutable que le *culte monothéiste subsistait dans la Kâaba,* à côté du culte des idoles, et conformément aux traditions suspectées par le docteur S. Hurgronje.

De plus, parmi les vingt sourates du Corane, dans lesquelles il est fait mention d'Ibrahim, *quatorze* d'entre elles ont été *révélées à Mekka, avant l'hégire,* tandis que *six* seulement ont été révélées à *El Madina.* Or, dans ces quatorze sourates Mekkóises, les traditions reliant les histoires de Mekka, de la Kâaba, et du pèlerinage, à l'histoire d'Ibrahim, sont exposées avec une telle clarté qu'elles ne laissent subsister aucun doute :

Allah le Très-Haut a dit : « *Nous indiquâmes « à Ibrahim l'emplacement du Temple (de la « Kâaba), en lui disant : « ne Nous associe à « aucun autre dieu,* et purifie Notre Temple, pour « ceux qui viendront y accomplir les tournées

(1) El Corane, t. CVI, p. 3 et 4.

« rituelles et y prier, debout, inclinés et pros-
« ternés. *Et appelle les gens au pèlerinage;*
« qu'ils y arrivent à pied ou sur des montures
« rapides, venant de tous les pays éloignés » (1).

« *Ibrahim a dit :* « O Notre Seigneur, j'ai
« établi une partie de mes descendants dans une
« vallée sans moissons, *auprès de Ta Demeure*
« *Sacrée (La Kâaba)*. O Notre Seigneur, fais
« qu'ils accomplissent la prière ; que les sym-
« pathies des hommes se dirigent vers eux et
« que leurs biens fructifient. Puissent-ils t'en
« être reconnaissants » (2).

Pour admettre la thèse du docteur S. Hurgronje, il faudrait encore considérer *quatorze sourates* du Corane comme des faux (3) ! En sorte

(1) El Corane, t. XXII, p. 27 et 28.

(2) El Corane, t. XIV, p. 40.

(3) Ou bien il faudrait, pour le moins, nier l'origine mekkoise de toutes ces sourates, et reculer leur Révélation jusqu'après l'hégire, à El Madina. Dans ce cas, quel bouleversement dans tout le Corane, où chaque sourate porte, avec le titre, l'indication de l'endroit où elle a été révélée !

On ne pourrait, en effet, se borner aux sourates qui renversent la thèse du Dr S. Hurgronje ; logiquement, aux quatorze sourates mekkoises mentionnant Ibrahim, on devrait joindre, pour contester leur origine, un nombre considérable de sourates mentionnant les autres prophètes hébreux, certainement moins connus de Mohammed qu'Ibrahim, l'ancêtre de la race arabe. Or, d'accord en celà avec la tradition coranique, le savant Nöldeke range la majorité de ces sourates dans la seconde période mekkoise (c'est-à-dire *plus de quatre ans avant l'hégire*).

Voici ce qu'écrit à ce sujet Stanley Lane Poole, en se basant

que, si chaque arabisant imitait l'exemple de MM. Casanova et Hurgronje, et réclamait la suppression de quelques versets ayant le tort de ruiner une thèse préconçue, il serait à craindre qu'il ne restât bientôt plus un seul verset intact, dans le Livre Sacré. Et cependant, dans l'ensemble, les arabisants sont unanimes à proclamer la parfaite authenticité du Corane, ne faisant de réserve que pour quelques détails insignifiants, sur lesquels ils essaient de discuter (1).

sur la classification de Nöldeke : « Les légendes juives « occupent près de la moitié du second groupe des chapitres « de Mekka ; *la majorité appartient même à cette période* et « le reste au troisième groupe, aucune ne pouvant être attri- « buée avec certitude à la première et *quelques-unes seule- « ment aux chapitres d'El Madina.* » (Le Koran. — Sa poésie et ses lois, « p. 61.)

(1) Le Dr S. Hurgronje lui-même semble de cet avis, puisqu'il écrit : « Il n'y a guère d'autre religion (que l'Islam), dont le livre sacré permette de reconstruire avec autant de certitude le cours de son premier développement. » (Revue de l'Histoire des Religions, t. XXX, p. 152). Et, dans son étude sur le Corane, Stanley Lane Poole dit aussi : « Nous pouvons affirmer, en toute certitude, que le présent texte (du Corane), ne contient rien autre que les paroles de Mohammed. » (Le Koran. — Sa poésie et ses lois, p. 8.)

CHAPITRE V

Conclusion générale de l'étude sur l'interprétation occidentale de l'Histoire orientale.

Certaines parties de la *Sira* sont écrites en *style légendaire* (1) ; c'est donc une erreur de les interpréter *à la lettre.* Mais il est encore plus faux de les discuter suivant les *méthodes occidentales,* car, ainsi que le fait justement remarquer le docteur S. Hurgronje : « l'histoire des « biographies (modernes) de Mohammed nous « enseigne une fois de plus que les recherches

(1) La Sira contient quelques divergences que la critique moderne qualifie de contradictions et aussi quelques contradictions véritables.

Ces contradictions sont du même genre que celles des Evangiles et, comme ces dernières, elles sont très facilement explicables, car, pour la plupart, elles sont dues aux exagérations du style légendaire. Elles ne se rencontrent d'ailleurs que dans des détails d'importance secondaire, et ne devraient être considérées que comme une preuve de l'authenticité

« historiques sont condamnées à rester stériles,
« tant qu'elles sont mises au service de n'im-
« porte quelle théorie ou thèse préconçue » (1).

Voilà une vérité dont feraient bien de se pénétrer tous les orientalistes d'aujourd'hui. Elle les empêcherait de sacrifier à cette mode désastreuse de la *théorie préconçue*, qui exige d'eux des efforts surhumains pour ne les conduire qu'à des résultats immanquablement erronés. Afin de soutenir une thèse, il leur faut d'abord démolir certaines traditions, ce qui est déjà extraordinairement délicat, puis reconstituer des récits destinés à remplacer ces traditions, ce qui est *littéralement impossible.*

Il manque au savant du XXe siècle la connaissance de trop de facteurs essentiels : le sentiment de l'époque, de l'atavisme, de l'ambiance, du climat, des coutumes, des besoins, des aspirations, des sympathies, des haines, etc... et sur-

des textes et de la bonne foi des auteurs. En effet, si ceux-ci n'ont pas songé à effacer ces légères discordances, c'est parce qu'ils ont été retenus par leur profond respect pour la tradition.

Si, par exemple, les Evangiles ne renfermaient aucune contradiction, on pourrait être certain que ces textes, d'inspiration sémite, auraient été complètement remaniés par l'Eglise, pour les accorder avec les exigences de l'esprit gréco-latin. Il y aurait un chapitre des plus curieux à écrire sur ce sujet ; mais cela nous entraînerait trop loin.

(1) S. Hurgronje, « Revue de l'Histoire des Religions », t. XXX, p. 54.

tout la perception de ces forces mystérieuses, qui échappent complètement aux investigations de la raison, et sous l'influence desquelles agissaient les personnages qu'ils étudient.

Prenons un exemple renversé : Que penseraient les Européens d'un savant chinois lequel, utilisant les contradictions qu'il rencontrerait facilement chez les différents historiens français, et les critiquant avec sa logique d'extrême-oriental, détruirait l'histoire du cardinal de Richelieu, telle que nous la connaissons, et nous restituerait ensuite un Richelieu de sa façon, sous les traits et avec la mentalité d'un mandarin de Pékin?

Or, c'est à un résultat identique qu'aboutissent ces orientalistes modernes, avec leurs nouveaux portraits du Prophète. Il nous semble entendre Mohammed s'exprimer, dans leurs ouvrages, soit avec l'accent tudesque, soit avec l'accent britannique ou français, mais il nous est impossible de nous l'imaginer avec de pareils traits et une pareille mentalité, s'adressant en arabe à des Arabes.

Combien la figure de notre sublime Prophète, telle que nous l'a léguée la tradition, c'est-à-dire si puissamment originale tout en restant si profondément humaine, sort grandie de la comparaison avec ces conceptions mesquines et arti-

ficielles, péniblement élaborées dans l'ombre des bibliothèques. Nous voulons espérer que les savants s'apercevront de leur erreur et renonceront à saper systématiquement ces merveilleux monuments élevés par l'histoire reconnaissante aux prophètes Arabes, Hébreux ou Indous, Bienfaiteurs de l'Humanité. Le marbre de ces monuments est trop dur pour être entamé ; et même si des orientalistes arrivaient à en briser quelques parcelles, ils se trouveraient ensuite impuissants à remplacer les fragments détruits. Ils feraient songer à ces archéologues-orthopédistes qui naguère voulurent recoller à la Vénus de Milo des bras de leur fabrication.

Leur besogne sera autrement fructueuse le jour où, au lieu d'épuiser leurs efforts contre *l'inégalable* tradition, ils les consacreront à *expliquer* et à *revivifier* cette tradition par une étude approfondie et « d'après nature », de la psychologie arabe (1).

(1) Nous disons : *expliquer, revivifier,* mais non pas : *refaire,* ce qui serait aussi absurde par cette méthode que par celles que nous venons de critiquer. Nous n'avons pas, du reste, la prétention de découvrir une voie nouvelle ; certains orientalistes, utilisant les observations recueillies dans leurs voyages, ont commencé à évoluer dans le sens que nous préconisons, mais encore bien timidement, à notre avis. Ils ont toujours peur d'être accusés de faire ce que les partisans de l'érudition exclusivement livresque appellent dédaigneusement, mais très inexactement, « de la littérature ». En complétant la lecture de l'ouvrage si remarquable de

L'orientalisme qui travaille exclusivement « *sur le cadavre* » pour ainsi dire, dans ces salles d'amphithéâtre que sont les bibliothèques, devrait se restreindre aux travaux de pure *érudition*. Dans ce sens, il a accompli une œuvre immense et magistrale que nous sommes les premiers à admirer, sans réserve. Mais aujourd'hui, pour tout ce qui a rapport à l'Islam primitif, cette œuvre peut être considérée comme achevée et cet orientalisme sent que, sur ce terrain, il ne lui reste plus qu'à disparaître. Aussi, ne voulant pas mourir, s'efforce-t-il de se rajeunir, en adoptant une des méthodes les plus stériles de la science historique moderne et en recherchant les thèses les plus paradoxales, mais en vain ; il ne fait qu'ajouter de nouvelles rides à celles

Caussin de Perceval (Essai sur l'histoire des Arabes), par celles des récits de voyageurs sincères, tels que Burckhardt et le général Daumas, qui nous peignent, de *visu*, les Arabes du Hedjaz ou du Sahara, on pourra se faire une idée parfaite des événements de la « Sira », et on comprendra à quel degré les thèses des orientalistes modernes sont artificielles et contraires à la réalité. Nous mettons toutefois le lecteur en garde contre les observations de certains explorateurs tels que le fameux Palgrave, qui a poursuivi en ethnographie, un but aussi fanatique que le Père Lammens en histoire :

La haine de l'Islam aveugle cet explorateur jusque dans la description des paysages, ainsi que le prouve le très consciencieux voyageur français Ch. Huber (« Voyage dans l'Arabie centrale », p. 25), et son manque total de conscience est fustigé de main de maître par le célèbre explorateur anglais Burton. (« Pilgrinage to Meccah, introduction, p. XIII.)

de son visage. Ses théories sont, en tous points, semblables à *des devoirs d'écoliers concourant pour des diplômes* et quelle que soit leur nouveauté, elles prennent un aspect sénile, aussitôt leur naissance ; car, n'étant point appuyées sur l'étude de la vie, elles ne sont pas viables.

L'orientalisme à thèses sera bientôt sexagénaire (1), et il n'a obtenu d'autre résultat que de consolider la Tradition à laquelle il s'attaquait, par le ridicule de ses propres et perpétuelles contradictions. Par tous ses échecs, il a donné sa mesure ; il est à bout de souffle et parfaitement suranné. Qu'il laisse donc la place à un orientalisme vraiment jeune et décidé à travailler sur le vif, en pleine lumière. L'orientaliste de l'avenir sera celui qui suivra l'exemple du génial entomologiste Fabre, disant aux savants officiels : « *Vous scrutez la mort ; je scrute la vie.* »

Personne n'a jamais contesté les avantages que l'Occident a retirés de l'étude de la civilisation grecque. Ainsi que nous le prouve définitivement le livre du docteur G. Le Bon, la civilisation arabe ne fut nullement inférieure à cette dernière ; elle eut même, sans contestation possible, une influence beaucoup plus profonde

(1) Sprenger, le véritable promoteur de cette méthode (pour l'histoire de l'Islam), a publié son ouvrage sur Mohammed en 1865.

et plus directe sur l'évolution de l'Europe au moyen âge (1). Enfin, l'étude qu'on en peut faire possède, sur l'étude de toutes les civilisations du passé, un avantage incomparable par le fait que, seule, cette civilisation a poussé jusqu'à nos jours des prolongements *encore vivants*, avec ses coutumes, ses arts, et son merveilleux langage (2). Or, en regard de l'étude de la civilisation grecque, celle de la civilisation arabe est à peine ébauchée.

Nous ne craignons donc pas d'affirmer qu'un

(1) Seules, les passions religieuses ont empêché de reconnaître tout ce que la civilisation occidentale doit à la civilisation musulmane : « Il sera toujours humiliant à certains esprits de songer que c'est à des « infidèles » (c'est ainsi que les chrétiens appellent les Musulmans) que l'Europe chrétienne doit d'être sortie de la barbarie ; et une chose si humiliante en apparence ne sera que bien difficilement admise. » (Dr G. Le Bon. « La Civilisation des Arabes », p. 632.)

(2) Au point de vue de la conservation, la langue arabe offre un des exemples les plus extraordinaires qui soient connus. En effet, elle a été fixée par le Corane de telle façon qu'un contemporain du Prophète, s'il ressuscitait de nos jours, n'aurait aucune peine à se faire comprendre, dans tous les pays de langue arabe. Et cela n'empêche pas cette langue si souple d'exprimer, dans le style le plus classique, toutes les découvertes de la civilisation moderne. Quant aux arts arabes, ils sont évidemment en décadence. Néanmoins on rencontre encore aujourd'hui des artistes arabes admirablement doués et ayant conservé les traditions de la grande époque.

Pour les coutumes enfin, ceux qui désireraient les étudier feront bien de se hâter, car le bouleversement occasionné par le conflit mondial commence à avoir une répercussion jusque dans le fond des déserts.

champ illimité et presque inexploré s'offre aux savants qui chercheront à étudier les derniers rayons projetés jusque sur le XXe siècle, par cette éblouissante civilisation, pour remonter jusqu'à son cœur même et pour en pénétrer les plus intimes secrets.

Bou-Sâada le 2 septembre 1921.

(Le 28 Dzou'l Hiddja, an 1339 de l'hégire.)

E. Dinet (Nasr-Ed-Dine). Sliman ben Ibrahim.



BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES EN ARABE

« El Corane oua houa'l hoda oua'l forqane ».

« Kitab el mokhtasar fi akhbar el bechar », d'Aboul' Fida.

« Sirat er Rasoul », d'Ibn Hicham. (Edition de Wûstenfeld.)

« Kitab et'Thabaquate », d'Ibn Sâad. (Edition de Brill.)

« Bourdat'el Mediha », du Cheikh el Bousiri.

« Insane'l Aïoune fi sirate'l Amine'l Mamoune », de Ali Borhane ed Dine el Halabi.

« Nour el iaquine fi sirate sieed'el Morsaline », de Mohammed el Khodri.

« Er rihalate' l Hidjazia », de Mohammed el Batanouni.

OUVRAGES EN FRANÇAIS OU TRADUITS EN FRANÇAIS

« Le Corane », traductions de Savary et de Kasimirsky.
« La Vie de Jésus », d'Ernest Renan.
« Les Musulmans d'Espagne », de Dozy.
« La Vie de Mahomet », de Gagnier.
« Essai sur l'histoire des Arabes », de Caussin de Perceval.
« La Civilisation des Arabes », du Dr G. Le Bon.
« L'Islam », du comte H. de Castries.
« Revue de l'histoire des religions », Tome XXX, articles du Dr Snouck Hurgronje, traduits par Réville.
« De l'état présent et de l'avenir de l'Islam », de Montet.
« Bonaparte et l'Islam », de Christian Cherfils.
« La folie de Jésus », (chapitre consacré à Mohammed. Tome II), du Dr Binet-Sanglé.
« Les Héros » (Mahomet, le héros comme Prophète), de Carlyle, traduction de Jean Izoulet.
« Mohammed et la fin du Monde », de P. Casanova.
« Le Coran, sa poésie et ses lois », de Stanley Lane Poole.
« L'Enseignement de l'arabe au Collège de France », de P. Casanova.
« Les Traditions Islamiques d'El Bokhari », traduction de Houdas.
« L'Histoire des arabes », de Cl. Huart.

« Dix ans à travers l'Islam », de Léon Roches.
« La Littérature arabe », de C. Huart.
« Mahomet fut-il sincère », du Père Lammens, de la Compagnie de Jésus.
« Le Berceau de l'Islam », du P. Lammens.
« Fatima et les filles de Mahomet », du P. Lammens.
« Les Signes de Mahomet. Quels sont-ils? Que valent-ils? », du Père Bardou, Préfet apostolique du Sahara.
« Les Vieux Arabes », de P. Radiot.
« La Revue du Monde Musulman », dirigée par A. Le Châtelier.
« La Vie de Mohammed, Prophète d'Allah », par E. Dinet et Sliman ben Ibrahim.

OUVRAGES EN ANGLAIS

« The spirit of Islam », du Siyed Ameer Ali.
« Islamic Review », dirigée par Khwaja Kamal ud Din et Maulvie Sadr ud Din.
« Lide of Mahomet », de Sir W. Muir.
« The life of Mohammed, the Prophet of Allah », traduction anglaise de l'ouvrage de E. Dinet et Sliman ben Ibrahim.

OUVRAGES EN ALLEMAND

« Orient Skizzen », de Nöldeke.
« Oriental studien », de De Goeje.
« Das Leben und die Lehre des Mohammed », de Sprenger.
« Mohammed. Das Leben nach den Quellen », de Grimme.

OUVRAGES EN PRÉPARATION

« L'Esprit de l'Islam », du Siyed Ameer Ali (traduit de l'anglais par Mme la comtesse d'Aubigny).

« Oumm el Quora », de El Kaouakibi (compte rendu littéral d'après la traduction française de Omar Bonderba, par Christian Cherfils).



TABLE DES MATIÈRES

Avertissement 5

Chapitre I. — Premières impressions....... 7

Chapitre II. — Etude critique des ouvrages du Père Lammens.................... 19

Chapitre III. — Discussion de la thèse soutenue par M. Casanova, professeur au Collège de France, dans son ouvrage intitulé : « Mohammed et la fin du Monde »........................... 43

Chapitre IV. — Critique de l'argument « e silentio » 81

Chapitre V. — Conclusion générale de l'étude sur l'interprétation occidentale de l'Histoire orientale 93

81259. — Imp. E. Desfossés, Paris.

